

05/3

Mars
1965
N° 3
mensuel



Brabant

tourisme



Le panorama de Nivelles, « ville qui rit, ville de Jean », qui sera le siège de notre prochain grand rendez-vous touristique.

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN
BRUXELLES 1

TEL. 13.07.50

PRIX DU NUMERO : 15 F

COTISATION : 100 F

ETRANGER : 120 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Communes et Tourisme, par M.-A. Duwaerts p. 1
- Nivelles : la restauration de l'église des Récollets, par Anne Van Wolput p. 2
- Nivelles par quatre degrés sous zéro p. 6
- Concert en la Collégiale Sainte-Gertrude, par Anne p. 12
- Jean de Nivelles, par C.D.R. p. 14
- La vie quotidienne à Bruxelles à la Belle Epoque, par G. Winterbeek p. 15
- A Haacht et aux alentours, par Emile Poumon p. 21
- Conférence d'hiver, par A.V.W. p. 25
- Le Journal d'une forêt, par Gilbert Ninanne p. 29
- La collection du Docteur Mage, par M. de V. p. 32
- Grégoire le Grand, patron des écoliers, par Alex Volont p. 33

Revue affiliée à l'Association des Journaux Périodiques Belges et Etrangers. Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

NOTRE COUVERTURE :

NIVELLES : l'ancienne église des Récollets, actuellement église paroissiale des S.S. Jean et Nicolas.

ARRL UNIONIQUE PRINCIPALE
DU TRAVAIL
Place Albert I^{er}
1400 NIVELLE

Editorial

COMMUNES ET TOURISME

EN quelques dizaines d'années, le tourisme a évolué à une vitesse vertigineuse due notamment aux modifications économiques et sociales de la société, d'une part, et aux modes de transport, d'autre part. On est loin de la définition qu'en donnait jadis Littré qui disait : « c'est la visite d'un pays par curiosité, par désœuvrement ! »

On pourrait plutôt écrire que, jadis, le tourisme était l'art égoïste de bien voyager réservé à de rares privilégiés. Aujourd'hui, le tourisme est devenu une gigantesque industrie, — la première pour bon nombre de pays européens, — et il est donc passé du domaine de l'agrément individuel ou collectif à celui de l'économie générale. Il concerne de très nombreuses autres industries et l'on ne peut oublier que ces toutes dernières années il vient encore d'évoluer en ce sens que, de sédentaire qu'il était pour une bonne part, il devient de plus en plus itinérant. Dès lors, l'accueil des touristes partout où ils passent, pose des problèmes nouveaux, difficiles, complexes qui réclament des solutions neuves et intelligentes. Car les touristes sont naturellement de plus en plus exigeants et ceux qui s'occupent de les recevoir et de faciliter leur déplacement doivent faire preuve d'une imagination toujours en éveil.

On ne peut jamais être satisfait d'une organisation touristique. En cette matière, tout est constamment à revoir, à modifier; il faut s'adapter d'année en année, — je serais tenté d'écrire de mois en mois, — aux goûts du moment.

Comme le tourisme est devenu itinérant et qu'en fait, à l'heure actuelle, chaque personne se déplaçant, même pour son travail, est un touriste en puissance, le rôle dévolu aux communes dans notre organisation touristique me paraît extrêmement important.

Nous venons d'avoir des élections communales et chacune de nos villes et communes du Brabant, comme dans les autres provinces d'ailleurs, a été dotée d'un nouveau conseil communal. Partout les collègues échevinaux ont été mis en place et les bourgmestres nommés par le Roi.

C'est le moment idéal pour nos édiles de s'interroger sur les possibilités touristiques de nos villes et communes. Chacun devrait étudier ce problème, s'il ne l'a déjà fait, et y donner une solution satisfaisante. Il faut, dès aujourd'hui, établir un plan d'ensemble de promotion touristique tant dans les domaines de l'équipement que de l'accueil. Chaque bourgmestre, chaque échevin est concerné car si

(Voir suite p. 5)

NIVELLES : la restauration de l'église des RÉCOLLETS

GENERALEMENT, dès que l'on pense à la capitale du Roman Pays de Brabant, Nivelles, on associe ce nom à sa remarquable collégiale Sainte-Gertrude et à son sous-sol archéologique. D'autres monuments cependant, moins connus peut-être, méritent attention. Qui ne s'arrêterait devant ce vieux couvent accolé à une modeste église, dont le chœur et une partie de la nef, rayonnant de blancheur, contrastent étrangement avec l'arrière du même édifice, non restauré encore depuis les bombardements de mai 1940.

On ne peut avancer avec certitude la date de la fondation de ces bâtiments : Nicolas Van Estveldt, dans ses « Chronycke der Minderbroeders orden » nous parle de 1248. Mais dès 1232 déjà, la chanoinesse Mélisende avait offert son appui aux Frères Mineurs ou Frères de Saint-François et en 1244, les chroniques de Nivelles prouvent l'existence du couvent. Il semble que l'établissement des religieux fût favorisé par la commune, d'autant plus que le couvent servit bientôt de lieu de réunion à la bourgeoisie lorsqu'un fait grave se présentait à elle.

Jusqu'au début du XVI^e siècle, la vie des Frères Mineurs se déroula sans incidents, si ce ne sont quelques contestations avec le chapitre de Sainte-Gertrude.

En 1524, Marguerite d'Autriche introduisit une première réforme : les frères conventuels ou, selon leur nom de l'époque, les « gaudentes », durent céder la place aux Observantins ou Frères de l'observance. Citons le père Pierre, confesseur de deux des sœurs de Charles Quint, et son successeur, le père François Régis, qui jouèrent un grand rôle dans le développement du couvent. Grâce aux libéralités de Marguerite d'Autriche,



Le chœur de l'église des Récollets.

l'église fut rebâtie telle qu'elle se présente encore à nous aujourd'hui. Le magistrat et la ville vinrent également en aide aux Cordeliers et leur allouèrent diverses gratifications.

1580 fut une date fatidique pour les religieux. De nombreuses menaces déjà et diverses querelles avaient troublé l'ordre de la ville. Les Nivellois cependant se protégèrent, s'armèrent et défendirent courageusement la place. Malheureusement, ils ne purent résister longtemps. Vers 1575, la lutte entre le calvinisme et le catholicisme s'enga-



L'église durant les premiers travaux de restauration.

geait de plus en plus féroce. Quelques protestants étaient parvenus à s'introduire dans la ville et après divers méfaits, notamment une tentative nocturne contre le couvent des Guillemins, ils ouvrirent les portes à Olivier van den Tympel, gouverneur du Brabant pour Guillaume d'Orange. Cependant, si le gouverneur avait ordonné à ses soldats d'épargner la collégiale, il n'en fut pas de même pour les églises environnantes. L'église des Cordeliers fut complètement détruite, on y brisa de magnifiques vitraux, dons de grands personnages; la construction seule subsista pour servir de temple protestant aux occupants. Le couvent fut totalement abattu. Olivier van den Tympel retourna alors à Bruxelles, emmenant avec lui l'abbesse et les chanoinesse comme otages. Il confia l'administration de la ville à son frère Denis.

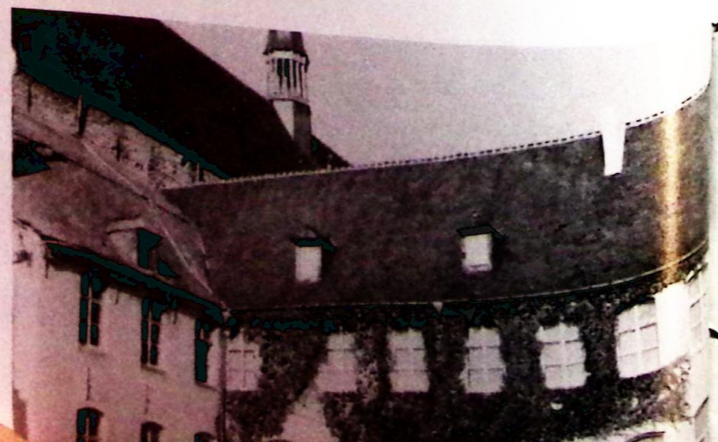
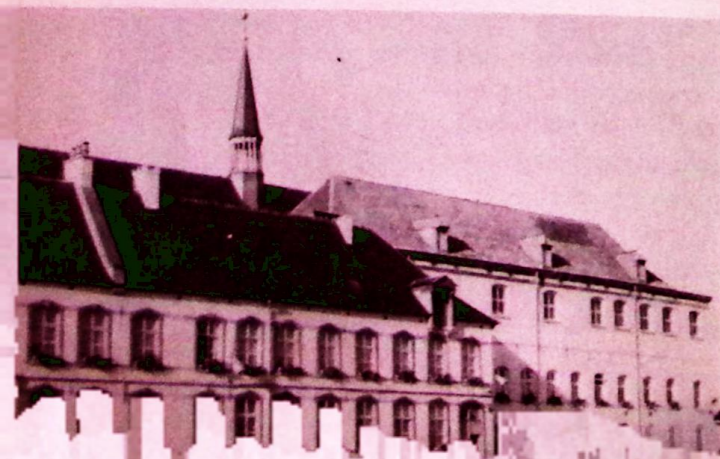
Cette situation se prolongea jusqu'au mois

d'octobre, lorsque le prince de Parme chargea le comte Charles de Mansfeld d'assiéger Nivelles. Celle-ci se rendit peu après : en effet, l'artillerie de Mansfeld avait permis l'entrée des troupes dans la ville par une brèche pratiquée dans les remparts, entre les portes de Charleroi et de Saint-Georges, un peu au dessous du chevet de l'église des Cordeliers, qui par ailleurs fut saccagée une fois de plus.

Depuis lors, le calvinisme disparut de Nivelles, du moins, on n'en retrouve plus de traces sensibles. Au mois de novembre 1581, le gouvernement espagnol ordonna la restitution des œuvres et du mobilier des églises, des hôpitaux, de certaines maisons bourgeoises etc., qui avaient été pillés pendant les troubles. En 1587, l'église fut réconciliée par l'évêque de Namur, François de Wallon-Capelle, ancien gardien du couvent. Grâce

Etrange contraste...

L'ancien couvent des Récollets tel qu'il se présente actuellement.



à l'aide de la ville, les travaux de réfection des bâtiments commencèrent l'année suivante. Diverses restaurations furent également apportées à l'église.

Un peu plus tard, en 1598, les Récollets avec à leur tête leur premier gardien, Nathaniël Le Sage, succédèrent aux Observantins et bientôt ils se trouvèrent au nombre de cinquante dont trente prêtres. L'influence des Récollets à Nivelles avait une large portée car c'était ordinairement l'un d'eux qui remplissait à la collégiale les fonctions de prédicateur. A l'occasion d'un don au couvent en 1619, des reliques des martyrs de Gorcum, c'est-à-dire des Récollets tués durant les troubles de religion, on organisa dans toute la ville, une grande fête, que le poète namurois Gérard de Marche chanta dans son « poème sacré du triomphant transport des saintes reliques des glorieux martyrs de Gorcum au couvent des Récollets ».

En 1723, les Récollets ornèrent leur église d'une horloge, et la ville leur fit don, pour la sonnerie de l'heure, d'une des cloches devenue inutile, fondues en 1637 par Jean Tordeur.

Au début du XIX^e siècle, les religieux quittèrent le couvent qui fut vendu à Nicolas Mantels, ancien Récollet de Louvain, agissant en qualité de mandataire de ses confrères de Nivelles. Les derniers survivants de ceux-ci en firent don au conseil général des hospices de l'arrondissement de Nivelles.

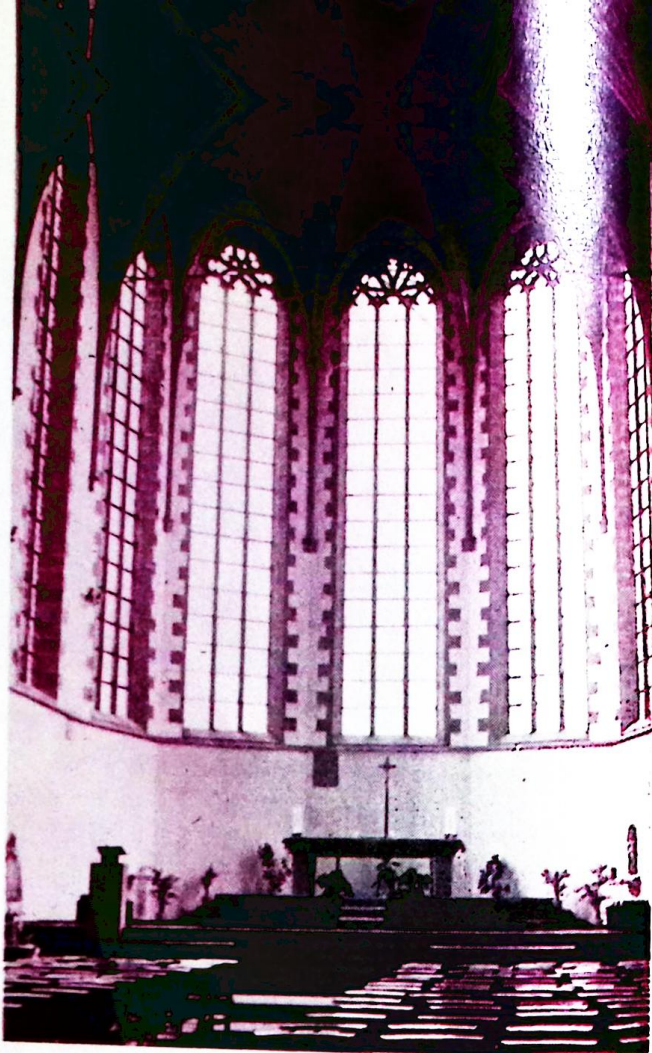
Divers événements retardèrent la réalisation de l'Hôpital général. Ainsi, l'ancien couvent servit de logement aux prisonniers français en 1815. Trois ans plus tard, on y transféra les hôpitaux de Saint-Nicolas et du Saint-Sépulcre et l'hospice de la charité.

Outre la restauration des anciens bâtiments, on y ajouta de nouvelles dépendances et on étala une façade extérieure de style empire sur toute la longueur de la rue de Charleroi.

Certes, ces locaux présentaient une grande salubrité, vu leur position élevée dans la ville, mais ils étaient insuffisants. On condamna donc une partie de l'église qui servit de dortoir aux vieilles femmes de l'hospice, tandis que la partie orientale fut conservée au culte et servit de chapelle.

Quelque cinquante-cinq ans plus tard, une nouvelle construction remplaça l'Hôpital général. Jusqu'à sa transformation en Athénée Royal, l'ancien couvent abrita le collège communal.

La nef est recouverte d'une belle voûte d'arêtes à arcs doubleaux et nervures croisées, décorée de clefs armoriées.



Le chœur de l'église dans son émouvante simplicité.

L'église entretemps, était devenue académie de dessin et ceci dura jusqu'à sa reprise par l'Ecole provinciale des Arts et Métiers, il y a seulement quelques années. Actuellement, l'église des Récollets, désormais église paroissiale des SS. Jean-et-Nicolas, a été en partie rendue au culte. Elle est toujours en cours de restauration, mais nous pourrions bientôt l'admirer comme elle était autrefois, au XVI^e siècle. Ce remarquable édifice, de style ogival, de près de soixante mètres de longueur, placé sur un des points les plus élevés de la ville, consiste en un vaisseau unique, terminé à l'orient par une abside à cinq pans. A l'extérieur, la partie déjà restaurée est entièrement revêtue d'un parement en pierres de taille blanches régulièrement appareillées. De grands contreforts séparent les fenêtres, qui n'ont point de meneaux et sont d'une coupe très élancée. Outre l'abside du chœur qui est éclairée par cinq fenêtres, la nef compte dix travées; elle est recouverte d'une belle voûte d'arêtes à arcs doubleaux et nervures croisées, décorée de clefs armoriées; les arceaux retombent sur des écussons formant console. Plusieurs pierres tumulaires sont visibles dans le chœur, mais peu intéressantes: elles appartiennent presque toutes à des religieux.

A la droite du chœur, se trouve une ravissante



Les hautes travées diffusent dans la nef la clarté naturelle des rayons du soleil.

(Photos : A.V.W.)

petite salle voûtée, de forme longue; à la jonction des nervures de la voûte, une clef porte la date 1554.

Précédemment, le chœur était garni de boiseries et de nombreux tableaux; quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'église ont pu être épargnés et sont conservés précieusement au Musée communal d'Archéologie de Nivelles.

Peut-être un jour d'ailleurs, reviendront-ils où fut toujours leur place: en effet, les bâtiments de l'ancien couvent servent pour l'instant encore, d'annexe au pensionnat de l'Athénée, mais deviendront dans un avenir assez proche le Musée du Roman Pays de Brabant.

Anne VAN WOLPUT.

Cette étude a pu être menée à bien grâce à l'étroite collaboration de M. René Lesuisse, conservateur du Musée communal d'Archéologie de Nivelles, et aux ouvrages de M. J. Tarlier et M. A. Wouters: « Communes belges ».

COMMUNES ET TOURISME

(Voir début p. 1)

une commune ou une ville n'est peut-être pas directement intéressée par cette question, les villes et communes voisines peuvent l'être. C'est donc au niveau d'une région qu'il faut éventuellement travailler, c'est-à-dire forger l'outil à mettre en place, ou s'il existe déjà, le remodeler en fonction d'une nouvelle politique touristique.

La Fédération touristique, au niveau de notre province, coordonne avec plus ou moins de bonheur toutes les initiatives et au besoin en crée elle-même.

A maintes reprises, nous avons parlé des syndicats d'initiative. C'est l'heure d'en reparler. Mais sait-on toujours bien ce qu'ils sont exactement et ce qu'ils devraient être.

En fait, nos bourgmestres et échevins ne peuvent oublier qu'ils constituent le meilleur instrument pour la mise en évidence de leurs villes et communes. Associations sans but lucratif, indépendantes et libres, les Syndicats d'initiative fonctionnent d'une manière générale avec des budgets assez maigres, faits de cotisations volontaires et sans contre-partie, émanant de leurs adhérents, et aussi des subsides versés par les villes et communes (quand elles s'y intéressent), par la Fédération touristique et par le Commissariat général au tourisme.

Le but bien précis et impératif des S. I. est de rendre nos villes et communes toujours plus accueillantes et agréables, d'y attirer et d'y retenir les visiteurs. Ils se doivent d'animer ainsi l'économie locale, en provoquant aussi bien la rentrée de devises étrangères qu'en stimulant tous les commerces et toutes les industries locales.

Plus spécialement nos S. I. en Brabant ont pour mission de préparer au mieux et de faciliter les déplacements — mais oui! — les séjours, les week-ends, les vacances des touristes, tout cela bien entendu sans rémunération aucune.

Ce travail, à base de dévouement et d'enthousiasme vivant, nécessite évidemment de la part des hommes et des femmes qui y participent le don de soi à la collectivité. Là où il est bien compris et réalisé, l'accueil sera parfait et chaleureux.

Mais est-il bien compris et réalisé partout dans les meilleures conditions? Telle est la question que je pose à nos bourgmestres et échevins au début de leur mandat.

Je suis persuadé qu'ils ne manqueront pas de s'inspirer de la parole d'un roi qui, le jour de son inauguration, il y a cent ans, s'était prononcé sur l'opportunité immédiate de certains travaux à réaliser, en déclarant: « J'espère que bien avant l'entrée de mon successeur, la ville recevra de nouveaux embellissements ».

Et ils n'attendent pas...

M.-A. DUWAERTS

Nivelles par quatre degrés sous zéro

C'EST par quatre degrés sous zéro qu'un beau matin j'ai débarqué à Nivelles, cité encore inconnue pour moi. Jusqu'à ce jour, seules quelques photographies et récits m'avaient donné une vision fugitive de sa célèbre collégiale Sainte-Gertrude, de son Djean-Djean et du sous-sol archéologique; mon esprit pourtant, se plaisait à imaginer une ville ancienne, aux petites maisons des siècles passés et semée de-ci de-là de tours et de clochers des temps féodaux. Bien sûr, enfant née après la guerre, je ne pouvais mesurer l'étendue des dégâts causés par les bombes allemandes en 1940, et cependant, mon imagination ne m'avait pas tellement éloignée de la vérité : Nivelles s'est relevée de ses ruines. Les reconstructions ont respecté en grande partie le plan de l'ancienne ville et le style charmant de ses vieilles demeures. Les petites rues tortueuses où les maisons se penchent l'une vers l'autre, comme de vieilles dames commentant les derniers événements du jour, tournent, retournent, s'attardent le long de la Thines ou rivière Yava...

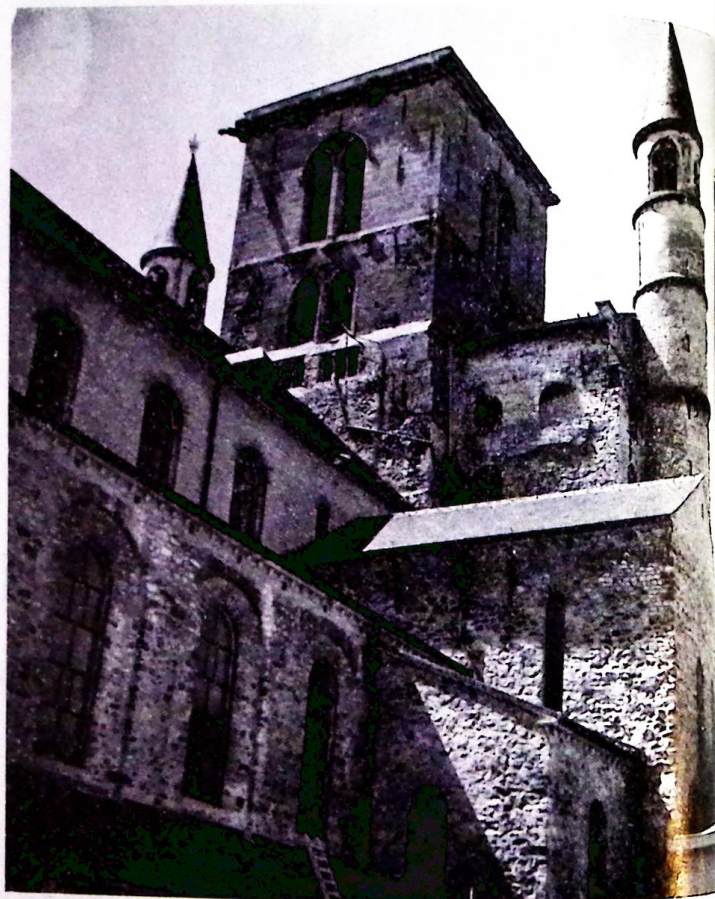
Mais le temps gris et le froid me refusèrent une flânerie plus longue, et je me mis à la recherche du Musée communal d'Archéologie, rue de Bruxelles.

Le Musée est installé dans l'ancien refuge des Frères Trinitaires d'Orival, bâti à l'emplacement de l'église supprimée de Saint-André, avec l'autorisation de l'impératrice Marie-Thérèse, donnée à Luxembourg le 7 mai 1763. Ce couvent fut supprimé par Joseph II vingt ans plus tard.

Dès mon arrivée, grâce à la science du savant et érudit conservateur, M. René Lesuisse, j'allai de découvertes en découvertes. Des cartes de l'ancienne ville se dessinaient sous mes yeux; plans de batailles, gravures et dessins des temps passés, groupés dans une seule salle du musée, me retraçaient en quelques minutes toute l'histoire de Nivelles.

Nivelles a un passé glorieux et très ancien qui remonte à l'époque gallo-romaine où elle s'appelait « Nivialcha ». Pépin de Landen pourrait être considéré comme le père de la ville par la prospérité qui y naquit grâce à lui; mais sa fille Gertrude, en fondant l'abbaye célèbre où elle vécut saintement, entourée de jeunes filles nobles du pays, contribua davantage encore à l'essor et au développement de la cité.

Au XII^e siècle, pour se protéger des querelles incessantes entre seigneurs, on construisit la seconde enceinte de la ville, avec tours et portes, ce qui constitua une sorte d'« enclos »; de là dérive vraisemblablement le vieux sobriquet « Aclots »,



La remarquable collégiale Sainte-Gertrude.

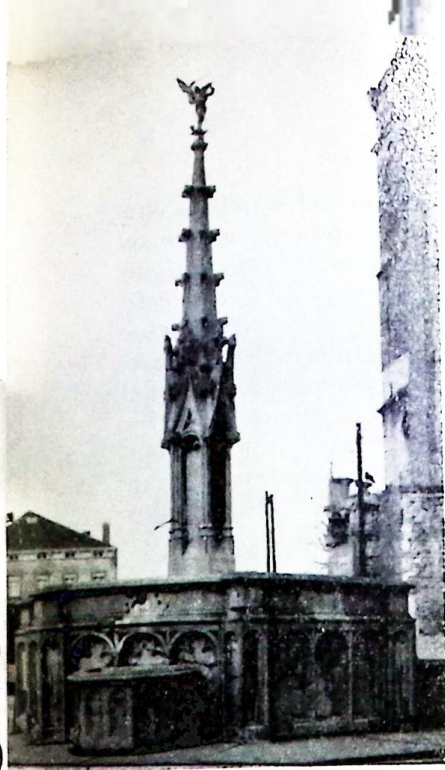
donné aux Nivellois habitant à l'intérieur des remparts. De nombreux campagnards devinrent alors « intra muros », et, bientôt, le nombre des paroisses passa de une à onze; de nos jours il n'en reste que cinq.

Peu à peu cependant, la vie au cœur même de l'abbaye se transforma : les vœux de religion n'étaient plus prononcés et les chanoinesses étaient choisies parmi la plus haute noblesse. L'abbaye et le chapitre dépendaient de l'empire germanique, et l'abbesse gouvernait son fief comme un véritable seigneur féodal.

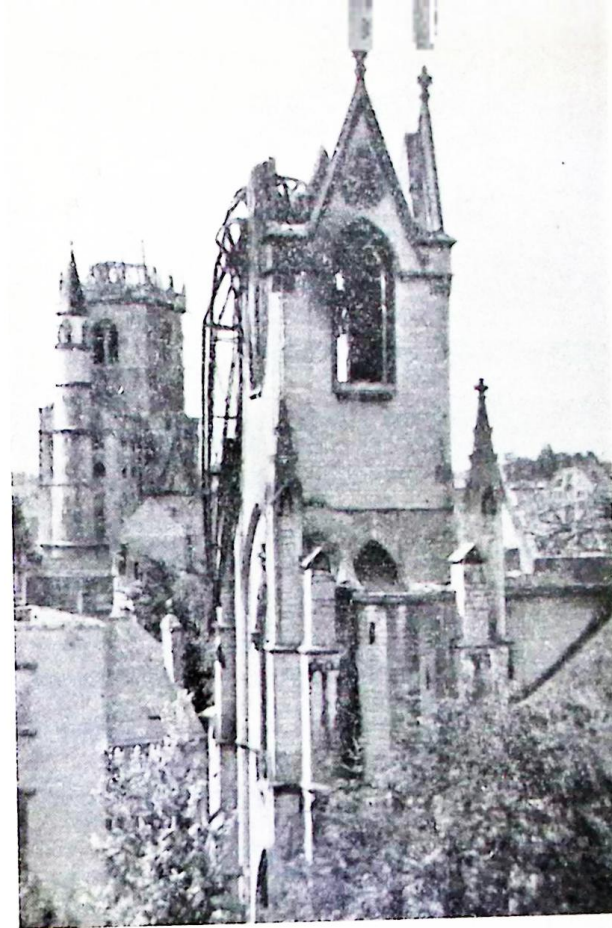
Nivelles eut, plus d'une fois, à lutter contre des épidémies mortelles, dont la plus terrible fut la peste en 1632; les remparts n'empêchèrent pas la ville de subir des sièges rigoureux; les guerres de religion amenèrent épreuves et désastres sans nombre.

Un siècle de paix, calme et prospérité...

Ensuite vint le règne de Joseph II dont les diverses réformes, principalement en ce qui con-



La Fontaine du Perron (1523).



L'église Saint-Nicolas.

Les ruines de l'Institut du Sacré-Cœur en 1940.

La Fontaine de l'Obélisque, à l'emplacement de cette même église, et derrière, les nouveaux bâtiments scolaires.

cernait les maisons religieuses, lui attirèrent la haine de tous les Nivellois.

Après la révolution brabançonne, on accueillit avec joie les troupes françaises victorieuses à Jemappes. Mais le nouveau régime de la Convention s'aliéna les sympathies du peuple par de nombreuses vexations, dont la suppression de l'abbaye en 1798.

Ainsi s'acheva le gouvernement des « Dames de Nivelles », qui, depuis le VII^e siècle, et malgré tous les conflits, les guerres, les abus de pouvoir des ducs de Brabant, s'était maintenu jusqu'à ce jour.

Plus tard, la vie de Nivelles suivit tranquillement son cours sous la protection de son sympathique Jacquemart, et ce ne fut qu'en 1940, hélas, que la ville se caractérisa des autres cités brabançonnaises par les tristes événements qui s'abattirent douloureusement sur elle.

Mon imagination m'emportait déjà, avec une rare allégresse, à la recherche de traces des temps





Le porche monumental de la Porte de Saintes, destiné à commémorer le jumelage des villes de Saintes en Saintonge et de Nivelles en Brabant.

passés. Sans m'en rendre compte, j'avais enfilé mon manteau et suivi M. Lesuisse au dehors. Le froid prenant de l'hiver me ramena brusquement à la réalité. Nos pas nous conduisaient tout naturellement vers la Grand-Place et l'impressionnante collégiale Sainte-Gertrude. Au passage, nous admirons sur la place Gabrielle Petit, le monument de Burlet dû au sculpteur J. de Lalaing. La statue restaurée de l'Hôtel de ville laisse tomber sur nous un regard mort.

Je rêve... On aime à se figurer les nonnes chanoinesses, vêtues de leurs somptueux manteaux bordés d'hermine, traversant comme nous aujourd'hui, le charmant cloître roman du XII^e siècle. Nous pénétrons dans la collégiale; majestueuse construction de style roman-rhénan, elle se caractérise par son plan bicéphale comportant une nef centrale, deux bas-côtés, deux transepts avec chapelles attenantes, deux chœurs et un puissant avant-corps du XII^e siècle avec une tour centrale flanquée de deux tourelles rondes. Des travaux divers ont jusqu'à ce jour empêché la remise en



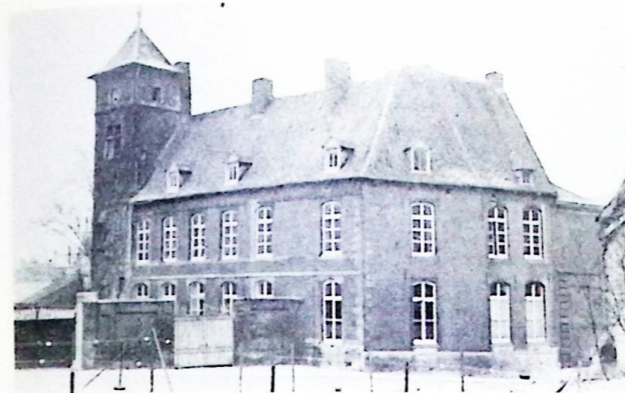
Un peu en retrait de l'église des Récollets : Monument au Travail dû au sculpteur nivellois Samain.

place de toutes les œuvres d'art et d'ébénisterie, décoration intérieure de la collégiale. La crypte romane, la plus vaste du pays, nous donne accès au sous-sol archéologique contenant les restes d'une église mérovingienne du VII^e siècle et

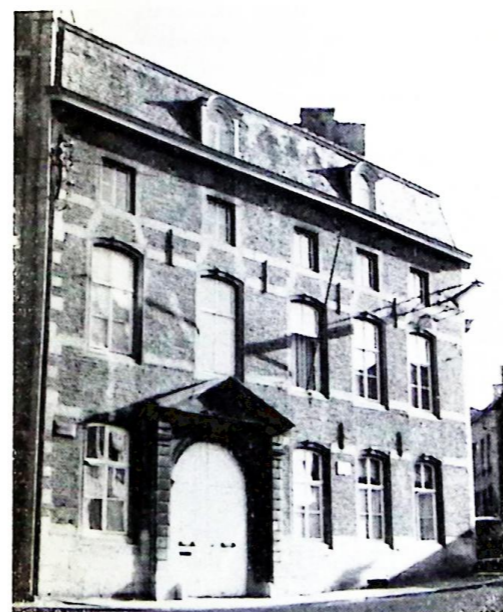
L'arrière de l'église, non encore restauré.



L'église des Récollets durant sa restauration.



Habitation du dernier Bailli de l'abbesse de Nivelles.



Rue des Récollets : façade du séminaire, datant de 1605.

d'importants vestiges d'un sanctuaire carolingien du IX^e siècle.

Le temps nous manque, hélas, pour nous attarder davantage. Le col de nos manteaux relevé, les mains profondément enfoncées dans les poches, nous nous remettons en route. Le Saint-Michel, au sommet de la Fontaine du Perron, habitué depuis plus de cinq siècles aux froids d'hivers, nous observe d'un air narquois. Sur les hauteurs, nous apercevons déjà la Porte de Saintes, mais un autre monument frappe notre attention. A l'emplacement de l'église Saint-Nicolas, détruite en 1940 et complètement rasée par la suite, se dresse maintenant la Fontaine de l'Obélisque qui, il n'y a pas si longtemps, s'élevait encore fièrement sur la Grand-Place.

Il est près de midi : des cris joyeux d'enfants nous parviennent des bâtiments modernes du nou-

vel Institut du Sacré-Cœur, témoignage parmi tant d'autres, de la volonté et du courage des Nivellois, lors de la reconstruction de leur vieille cité, douloureusement touchée voici bientôt vingt-cinq ans.

Sans pitié pour nos nez rouges et nos lèvres bleues, nous continuons.

Un regard sur l'ancien couvent des Annonciades supprimé en 1784 par Joseph II, et nous passons bientôt sous la Porte de Saintes, porche monumental, couronné d'un clocheton lanterne, destiné à commémorer le jumelage de la ville de Saintes en Saintonge et de Nivelles en Brabant; les murs intérieurs sont décorés de deux vastes mosaïques représentant les plans des deux villes sœurs.

Et voici devant nous maintenant, sur un des points les plus élevés de la ville, et entièrement dégagé de toute construction, l'ancien couvent des Cordeliers ou Récollets, qui sert actuellement d'annexe au pensionnat de l'athénée. Dans le jardin, un Monument aux Morts rappelle à notre souvenir les héros des deux guerres. Accolé au monastère, un remarquable édifice de style ogival du début du XVI^e siècle, l'église des Récollets, devenue il n'y a guère paroisse des SS. Jean et Nicolas, offre un contraste frappant entre la partie non restaurée encore, et l'autre, entièrement recouverte de pierres de taille blanches. Le chœur et une partie de la nef, d'une émouvante simplicité, ont déjà été rendus au culte. Un peu plus loin, nous nous arrêtons un instant devant un Monument au Travail, formé de quatre haut-reliefs, et dû au sculpteur nivellois Samain.

Midi : normalement c'est l'heure la plus chaude de la journée, mais en hiver, seul un bon feu pourrait nous « dégeler ». Nous en décidons donc ainsi et d'un pas vif, nous nous dirigeons vers un petit restaurant où j'aurai la joie de goûter ces fameuses tartes « al'djotte », les « doubles » bien sûr, spécialité culinaire à base de fromage et de feuilles de bette.

Nous empruntons donc la rue de Charleroi, là s'élève encore majestueusement l'habitation du dernier Bailli de l'abbesse de Nivelles; une tourelle envahie par le lierre nous rend mieux encore le charme de cette vieille demeure. Rue des Récollets, la façade du séminaire, datant de 1605, est restée intacte, le bâtiment sert maintenant de

Rue Saint-Georges : l'Hôtel Biourge.





Le refuge
de l'Abbaye d'Aywières.



Détail d'architecture intérieure
provenant de la salle de justice
de l'abbesse Isabeau de Herzelles.

centre médico-social. Pour arriver dans la rue Saint-Georges, nous coupons la petite rue Al'Gaille. Etrange nom, n'est-ce pas ? A ce propos, le poète nivellois Georges Williame écrivait dans son livre « Causeries nivelloises » : « Et la rue Al'Gaille ? Vous seriez peut-être tentés, petits farceurs, de traduire ce nom en beau Français, ce qui vous donnerait « Rue à la noix ». Mais il faudra y renoncer si l'on vous apprend qu'en 1570, on écrivait « Rue Dame Gaye », et voilà ce singulier nom qui devient un peu moins ténébreux, tout en demeurant assez drôle ».

Ah ! S'il faisait moins froid, qu'il serait plaisant de s'attarder devant toutes ces vieilles demeures de la rue Saint-Georges, qui toutes ont leur histoire : l'Hôtel Biourge du XVIII^e siècle, la Maison des Lombards du XVI^e et l'ancien refuge de l'Abbaye d'Aywières dont la façade s'étend sur trois maisons ; un peu plus bas, chose curieuse, nous apercevons deux détails d'architecture intérieure provenant de la salle de justice de l'abbesse Isabeau de Herzelles (1516).

Cette enseigne lumineuse qui perce la grisaille dans le lointain : mais oui, je ne me trompe pas, nous sommes arrivés, voici l'étape, la halte des voyageurs... et des touristes « frigorifiés ». Nous nous sommes installés près d'une fenêtre : en

face de nous, des ouvriers travaillent à la construction de hauts immeubles modernes, tandis qu'au-delà de la route, un lourd silence règne sur le Parc de la Dodaine. Ce calme soudain m'attire. Nous abandonnons bientôt la douce chaleur du restaurant. Les allées bien tracées le long d'une lugubre pièce d'eau nous mènent vers la plaine des sports, déserte, tout comme la plage et l'étang. Le sol gelé est dur sous nos pas, le givre a blanchi l'herbe courte et les arbres tendent leurs bras nus vers le ciel gris, mais qu'importe, chaque saison qui succède à l'autre prépare les charmes de la suivante : quand nous reviendrons au printemps ; le paysage sera méconnaissable : sous le soleil, la collégiale se reflètera dans une belle pièce d'eau bordée de longues rangées d'arbres au feuillage coloré, des jardins fleuris et des rosiers épanouis nous conduiront vers des enfants amusés et riants sur la plage...

Aujourd'hui malheureusement, la température ne s'est pas encore réchauffée ; toujours quatre degrés sous zéro ! Nous ne ferons donc pas le détour jusqu'à la Tourette, élégante construction de style Renaissance, qui servit de maison de campagne aux Jésuites de Nivelles. Nous descendons directement vers le Faubourg de Mons. Devant nous, l'imposant Hôtel Mercier, bâti en



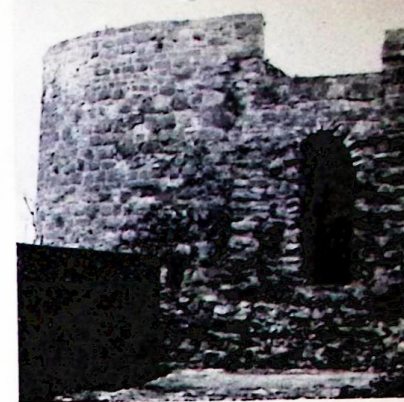
L'Hôtel Mercier, devenu aujourd'hui
Palais archiépiscopal.



Rue de Soignies :
l'ancienne Maison
du Flambeau.

Muraille restaurée : dans le fond apparaît le clocher
de l'église des Récollets.

La Tour Simone,
dernier vestige
de l'enceinte
fortifiée
du XII^e siècle.



1782 est devenu de nos jours le Palais archiépiscopal.

Mais notre périple s'achève ; nous passons devant la Tour Simone, dernier vestige de l'enceinte fortifiée du XII^e siècle, dans la rue de Soignies, la Maison du Flambeau, gothique XVI^e siècle, l'ancien Hôtel de Rifflart d'Ittre du XVIII^e siècle... et nous voici à nouveau sur la Grand-Place, devant cette imposante et remarquable collégiale Sainte-Geترude.



La cour de l'Hôtel
de Rifflart d'Ittre.

Réconfortante chaleur du Musée où nous sommes revenus. Dernier regard sur toutes ces merveilles : des chefs-d'œuvre de la statuaire brabançonne, des tableaux de Rubens, une tapisserie de Michel Coxie, des terres cuites, des dessins, des poteries, du mobilier... et il ne me reste plus qu'à remercier vivement M. Lesuisse, mon gentil conservateur du Musée, mon guide aimable et prévenant, qui m'a fait découvrir son extraordinaire cité.

Vraiment, qu'attendez-vous pour faire comme moi ? Que le temps s'améliore ? C'est fait... alors, rendez-vous à Nivelles !

Anne.



Le Parc de la Dodaine
... et sa Diane chasserresse.



Le rendez-vous touristique de Nivelles

A l'occasion de l'assemblée générale
de la Fédération touristique du Brabant, le Centre Culturel de Nivelles
a organisé un concert

en la Collégiale Sainte Gertrude

LE MARDI 30 MARS A 20 HEURES

LA PASSION SELON SAINT MATTHIEU

de J.-S. BACH

par L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE LIEGE
et LA CHORALE PROTESTANTE DE BRUXELLES

sous la direction de

FRITZ HOYOIS

avec le concours de

MARIE-LOUISE DECORTIS — SABINE LOUIS
Soprano Solo Alto Solo

SYLVAIN DERUWE
Tenor

MATTHIAS VOGEL et JULES BASTIN
Basses

avec la participation des

PETITS CHANTRES DU COLLEGE SAINT-MICHEL DE BRUXELLES

LE concert est placé sous le patronage du Ministère de l'Education Nationale et de la Culture (Service de l'Education Populaire), de la Fédération touristique du Brabant et du Syndicat d'Initiative de Nivelles.

Prix des places : 75, 40 et 30 F.

LOCATION :

A Bruxelles : Pavillon de la Place de Brouckère du Centre d'Information.

A Nivelles : Librairie Hingot, rue de Saintes.



Exécution d'une Cantate à Leipzig, au temps de Bach.

JEAN-SEBASTIEN BACH naquit à Eisenach, le 21 mars 1685, et mourut à Leipzig le 28 juillet 1750. Sa vie n'offre point de particularités bien saillantes. C'est une vie bourgeoise, honnête et laborieuse.

Successivement organiste à Arnstadt, à Mulhausen et à Weimar, il se fixa définitivement à Leipzig en 1723 en qualité de Thomas Cantor, c'est-à-dire maître de chapelle des églises de Leipzig où il resta jusqu'à sa mort.

Depuis le début du XVI^e siècle l'usage s'était répandu de mettre en musique les textes de l'Evangile relatifs au drame du calvaire et que l'Eglise catholique place dans la liturgie de la Semaine Sainte.

Bach, fidèle à cette tradition, écrivit donc plusieurs Passions : « La Passion selon saint Marc », qui est perdue, « La Passion selon saint Jean » (1721) et « La Passion selon saint Matthieu » (1729).

Bach et son fidèle librettiste Picander arrêterent le plan de la « Passion selon saint Matthieu » dès l'automne 1728. Bach avait alors 43 ans.

C'est d'après la partition autographe et avec les parties écrites de la main du maître, que Mendelssohn-Bartholdy monta cette passion en 1829. Evénement décisif dans l'histoire de l'œuvre de Bach, car, à partir de ce moment, l'enthousiasme alla croissant et, aujourd'hui, cette Passion, alors si discutée, est l'œuvre la plus populaire.

Comme l'exigeait la répartition de l'office à Leipzig, la Passion est scindée en deux parties, séparées par le sermon.

La première est plus calme, mais s'anime peu à peu. La seconde est d'un bout à l'autre dramatique, mais sans chercher l'effet nulle part. L'effet ? Il est dans le récit lui-même, le récit de l'Evangéliste, objectif et si ému pourtant, que Bach traduit par le « recitativo seco » non accompagné.

Seules les paroles du Christ sont arolées par les accords tenus du quatuor à cordes.

Dans son livre « J.-S. Bach », André Pirro remarque que : « La Passion selon saint Matthieu » est plus vaste et plus mouvementée que la « Passion selon saint Jean ». Bach y déploie avec une vigueur inouïe l'étoffe de l'écriture, brodée de larmes, agitée de tourbillons, et diversement peinte, tantôt sombre, et tantôt rougeoyante, colorée de flammes et de sang.

L'ORCHESTRE DE LIEGE

L'Orchestre de Liège existe depuis de nombreuses années, mais ce n'est qu'en 1960 que cet orchestre adopta sa formation actuelle (71 musiciens).

En même temps, la Ville de Liège constituait une association sans but lucratif. Celle-ci établissait le budget de l'Orchestre et décidait que l'Orchestre de Liège n'aurait plus qu'une activité symphonique, indépendante de toute attache théâtrale ou autre. Elle manifestait ainsi sa confiance dans le rayonnement que le passé lui reconnaissait dans le monde entier et voulait, dans le présent, justifier cette réputation par l'activité musicale d'un ensemble complet de très grande valeur.

Cette souplesse et cet entregent nécessaires à la diffusion de l'Orchestre de Liège ne pouvaient se passer de bonnes volontés extérieures. Ainsi naquit l'Union pour la Diffusion de l'Art Musical, dont le siège est fixé à Liège, au Conservatoire Royal de Musique, 14, rue Forgeur.

Le but de l'U.D.A.M. est notamment : de développer les activités de l'Orchestre de Liège en lui assurant une renommée nationale et internationale; de s'efforcer de rassembler en son sein les Sociétés de Concerts qui font appel à l'Orchestre de Liège; d'aider à la création éventuelle de nouveaux débouchés et, par conséquent, de coordonner toutes ces activités tout en respectant l'autonomie de chacun des usagers.

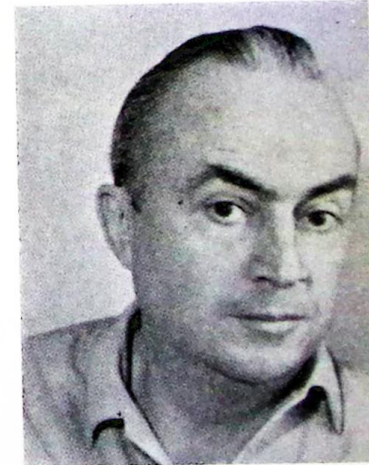
L'Orchestre de Liège s'est imposé par sa valeur, sa qualité et les possibilités de son utilisation.

Le résultat (75 concerts par an) est suffisamment probant.

Dans le Livre d'Or de l'Orchestre de Liège, on peut lire : « C'est avec grande émotion que j'exprime ici aux artistes de l'Orchestre de Liège mon admiration et ma gratitude. » Signé : Charles Munch.

FRITZ HOYOIS

Directeur
de la
CHORALE
PROTESTANTE
DE BRUXELLES
à qui a été confiée
la redoutable mission
de conduire l'orchestre
et les chœurs.



Né à Mons en 1909, Fritz Hoyois, après avoir étudié l'harmonie et le contrepoint avec le regretté Maître Raymond Moulart, la direction, et l'orchestration avec André Souris, s'est inscrit au Conservatoire de Strasbourg, où il a obtenu le premier prix de direction d'orchestre (classe de Fritz Münch).

Dynamique et compétent, il conduit vers de grands succès, depuis plus de vingt ans, la Chorale Protestante de Bruxelles dans les nombreux concerts qu'elle donne dans la capitale et à l'étranger, accomplissant une œuvre d'initiation musicale que le ministère de l'Education nationale a reconnue et toujours encouragée.

Fondateur d'un groupe vocal de chanteurs professionnels s'exhibant en de nombreux pays, directeur de la Société Philharmonique, conférencier, commentateur de concerts et de disques, etc., Fritz Hoyois fait preuve d'une activité réellement débordante.

Jean de NIVELLES

SUITE à notre billet paru dans le numéro 1 de janvier 1965 sur NIVELLES : sa Collégiale et son sous-sol archéologique, un de nos lecteurs assidus, professeur retraité, nous a fait tenir deux chansons sur Jean de Nivelles et que nous avons le plaisir de reprendre.

La Chanson « JEAN DE NIVELLE (Cadet Rousselle) » fit suite à un vieux chant « D'JEAN D'NIVELLES » célébrant un personnage antérieur au XVI^e siècle et dans laquelle on raconte les facéties dont ses concitoyens le harcelèrent. On y trouve une trace amusante de l'esprit de gouaillerie du Brabant wallon.

Contrairement à ce qu'on croit souvent : « Cadet Rousselle » fut inspiré de « Jean de NIVELLE » et non vice-versa.

Il nous paraît intéressant de donner en outre quelques informations relatives au personnage populaire du roman Brabant : historique, légendaire ou fantaisiste ? Diverses versions ont été données dont la plus répandue est celle-ci :

En 1475, Jean II de Montmorency, pressant une guerre proche entre Louis XI et Charles le Téméraire, somma ses deux fils Jean de Nivelles et Louis le Fossieux, de se mettre au service du roi de France. Ni l'un ni l'autre ne quittèrent la Flandre, le père les traita de « chiens » et les déshérita. Dès lors il ne désigna son aîné que par « ce chien de Jean de Nivelles ».

C'est ainsi que la gaieté populaire s'en empara et fit souvent allusion au « chien de Jean de Nivelles » qui s'enfuit quand on l'appelle, ce que nous retrouvons dans les chansons reproduites.

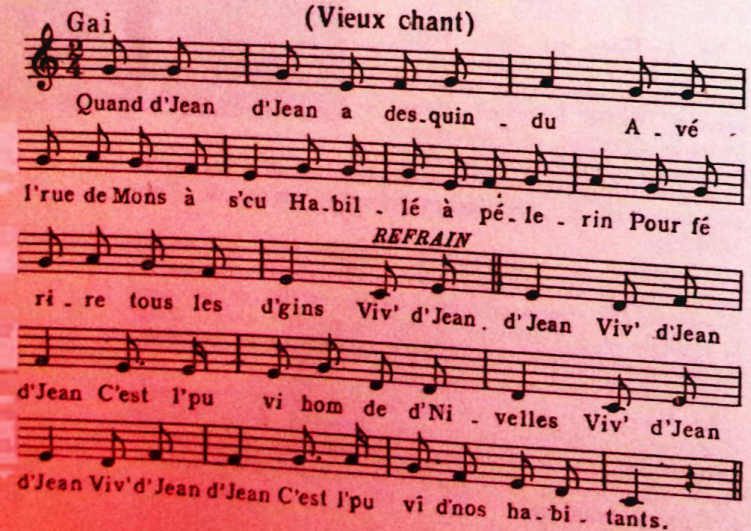
Une autre version nous fait voir dans ce guerrier au casque imposant, le pieux et savant docteur Jean de Nivelles qui vivait au XII^e siècle et qui fut doyen de l'église Saint-Lambert à Liège.

D'autres encore racontent que « Maître Jean de Nivelles » fut au nombre des croisés brabançons qui en l'an 1200, suivirent Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, à la cinquième croisade.

C. D. R.

D'JEAN D'NIVELLES

(Vieux chant)



JEAN DE NIVELLE

(Cadet Rousselle)



2

Jean de Nivelle a trois châteaux,
Trois palefrois et trois manteaux,
Et puis trois lames de flamberge
Qu'il laisse parfois à l'auberge.

(au Refrain)

3

Jean de Nivelle a trois cochons;
L'un fait des sauts, l'autre des bonds;
Le troisième monte à l'échelle;
C'est flatteur pour Jean de Nivelle.

(au Refrain)

4

Jean de Nivelle a trois enfants;
L'un est sans nez, l'autre sans dents
Et le troisième sans cervelle,
C'est bien dur pour Jean de Nivelle.

(au Refrain)

5

Jean de Nivelle n'a qu'un chien;
Il en vaut trois, on le sait bien;
Mais il s'enfuit quand on l'appelle.
Connaissez-vous Jean de Nivelle?

(au Refrain)

LA VIE QUOTIDIENNE A BRUXELLES

à la Belle Epoque

I

C'était le bon temps

C'EST une vérité admise par tous les historiens que le XIX^e siècle se termine en 1914. Pour nous cependant, la Belle Epoque tourne essentiellement autour de ces années 1900 tout empreintes de ce roi austère dont on disait qu'il retrouvait son sourire dès qu'il quittait le sol natal. L'amertume qui l'habitait, on la retrouve dans cette phrase de son testament : « JE VEUX ETRE ENTERRE DE GRAND MATIN, SANS AUCUNE POMPE. A PART MON NEVEU ALBERT ET MA MAISON, JE DEFENDS QU'ON SUIVE MA DEPOUILLE. »

La nation lui fit cependant des funérailles solennelles.

A l'aube de l'an 1900, Léopold II, Louis-Philippe-Marie-Victor, roi des Belges, est aussi souverain du Congo. Le pays lui octroie une liste civile de 3.300.000 francs. Il est également duc de Saxe, prince de Saxe-Cobourg-Gotha, colonel propriétaire du 27^e régiment d'infanterie autrichien, chef du régiment de Dragons prussiens N^o 14, grand maître de l'ordre de Léopold, décoré de la croix militaire. Il était né à Bruxelles, le 9 avril 1835,



Statue équestre de Léopold II
Place du Trône, Bruxelles.

avait épousé le 22 août 1953 MARIE-HENRIETTE-ANNE, archiduchesse d'Autriche, née à Pesth le 23 août 1836.

Ils ont trois enfants : les princesse LOUISE (née le 18 février 1858, mariée en 1875 à Ferdinand-Philippe, duc de Saxe, prince de Saxe-Cobourg), STEPHANIE (née le 21 mai 1864, mariée le 10 mai 1881 à l'archiduc Rodolphe d'Autriche, décédé le 30 janvier 1889), CLEMENTINE (née le 30 juillet 1872). L'héritier présomptif du trône est le prince Philippe, frère du Roi, comte de Flandre. Sa dotation est de 20.000 francs. Il est lieutenant général, commandant supérieur de la cavalerie, commandant honoraire du 1^{er} Guides, chef du régiment des Dragons hanovriens N^o 16. Il est né le 24 mars 1837, marié le 6 avril 1867 à la princesse MARIE-LOUISE de Hohenzollern-Sigmaringen.

Léopold II aux courses d'Ostende.

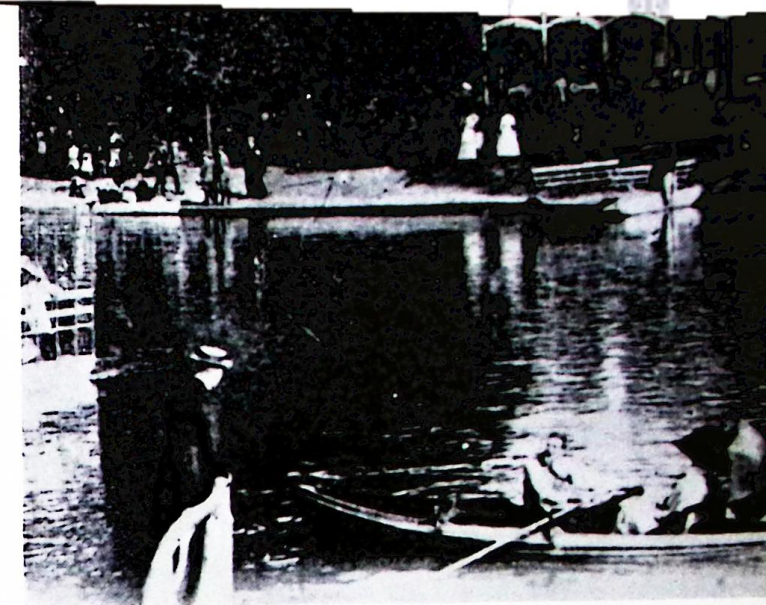


**ENTERREMENT
DE LEOPOLD II.**

Le prince Albert
précédant les princes
et envoyés des nations
étrangères.



Quand le printemps
est à son apogée...
(Bois de la Cambre.)



Cannes, canots, canotiers.
(Bois de la Cambre.)

gen, née le 17 novembre 1845. Ils ont trois enfants : les princesses HENRIETTE (née le 30 novembre 1870, mariée le 12 février 1896, au prince Emmanuel d'Orléans duc de Vendôme) et JOSEPHINE (née le 18 octobre 1872, mariée le 28 mai 1894 à Charles, prince de Hohenzollern-Sigmaringen), le prince ALBERT (né le 8 avril 1875, major au régiment des Grenadiers). Le souverain a une sœur, l'impératrice CHARLOTTE, née le 7 juin 1840, veuve de MAXIMILIEN, archiduc d'Autriche et empereur du Mexique, fusillé à Queretaro, le 19 juin 1867.

La Maison civile du Roi se présente comme suit :

Grand Maréchal de la Cour : comte C.-J. d'Oultremont,

Maître des Cérémonies de la Cour : comte Ed. d'Assche,

Chef du Cabinet du Roi : comte de Borchgrave d'Altena,

Secrétaire des Commandements du Roi : baron A. Goffinet,



Entrée du Bois.

C'est cela la Belle Epoque :
ce geste de la main qui relève la jupe...
(Entrée du Bois de la Cambre.)

Intendant de la liste civile : baron Constant Goffinet,
Trésorier : Victor Greyson,
Aumônier de la Cour : Mgr Simon, camérier de Sa Sainteté.

Maison militaire :

Aides de camp : généraux J. Brassine, de Villers, baron Nicaise, Strauch,

Officiers d'ordonnance : de Wyckerslooth, Donny, Chapelié, colonel Thys, major du Chastel-Andelot de la Howarderie, baron Snoy, capitaine Cumont, lieutenant Nypels.

Maison de la Reine :

Grand Maître : comte Werner de Mérode,
Chevalier d'honneur : comte d'Assche,
Grande Maîtresse : comtesse de Hemricourt de Grunne, comtesse d'Ursel,

Dames d'honneur : vicomtesse de Namur d'Elzée, comtesse Vander Straeten-Ponthoz, baronne d'Hoogvorst, Madame de Denterghem, baronne van de Woestyne, comtesse Isabelle d'Oultremont.

**DIMANCHE
16 HEURES.**

C'est le moment
du cramique
et de la tartine
au fromage blanc...

(Entrée du Bois
de la Cambre.)

« Avec son beau chignon
Qu'est toujours
bien coiffé... »

(Bois de la Cambre :
Pigeonnier
de l'Île Robinson)





*En attendant
le Longchamp Fleuri :
ce jour-là les agents de police
ont l'air de commissaires,
les commissaires d'amiraux.
(Avenue Louise.)*

Dames du Palais : comtesse Aline de Lannoy, baronne Limnander de Nieuwenhove, baronne de Fierlant, Madame de Froissart, Baronne de Marches, vicomtesse de Beughem.

MM. Bara, le baron Lambermont, De Lantsheere, le baron t'Kint de Roodenbeke, J. Guillery, Charles Woeste, Auguste Beernaert, J. Le Jeune, Tack, de Smet de Nayer sont ministres d'Etat.

✱

Dix-sept décembre 1909. Dans la solitude du Pavillon des Palmiers, à Laeken, au milieu de l'indifférence générale d'un peuple qui ne l'a guère aimé pour ne l'avoir pas compris, Léopold II s'éteint à 2 h 35 de la nuit. Dans ses Mémoires, le comte Woeste est catégorique : « Le Roi fut vite oublié et peu regretté. » Le comte de Lichtervelde usera du même langage : « A vrai dire, le deuil n'était pas dans le cœur des citoyens. » Autre son de cloche semblable, voici comment s'exprime L. Dumont-Wilden : « Quand il mourut, ce ne fut pas, en Belgique, le sentiment de délivrance qui salua en France la mort de Louis XIV, parce que, tout de même, un roi constitutionnel ne pèse pas sur la vie d'un peuple comme un monarque absolu, mais une morne indifférence, une hostilité latente. »

Avec le Souverain, c'est toute une époque qui s'en va, doucement, sur la pointe des pieds, en attendant que les fracas de la Grande Guerre l'engloutissent à tout jamais. Cela aussi, le peuple ne l'a pas compris. Ce ne sera qu'un demi-siècle plus tard, à l'heure des retours en arrière, qu'il se penchera avec émotion sur ce passé si proche encore et s'écriera : C'était le Bon Temps ! Ah ! La Belle Epoque !

✱

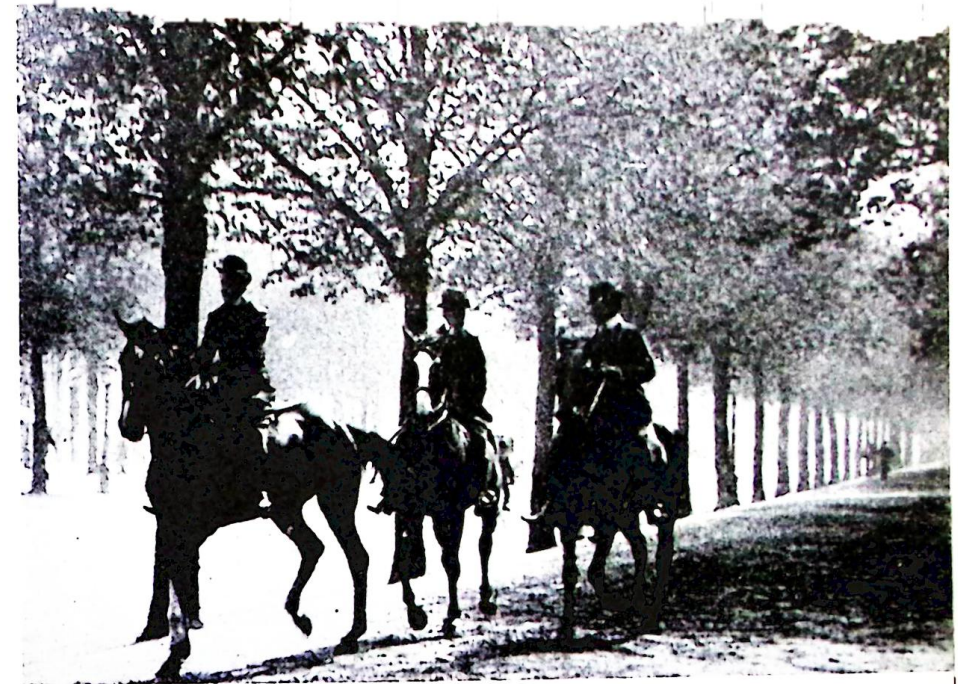
LA BELLE EPOQUE !

Dimanche, 16 heures. C'est le moment du « crémique » et de la tartine au fromage blanc que l'on déguste chez « Moeder Lambic », où cinquante serveuses s'affairent autour des quelque trois cents clients. En réalité, on peut en caser deux fois plus. L'orchestre de « Chez Oscar » joue « Froufrou », tandis que sur son nouveau terrain du Vivier d'Oie, le Racing Club de Bruxelles remporte un titre de champion de Belgique. Tout ce monde vient de parcourir l'avenue Louise, promenade favorite des Bruxellois. C'est là que, chaque matin, l'on rencontre le frère du Roi, Son Altesse

*Heureux temps des 2 C.V. en site propre
(Avenue Louise.)*



*Nous n'irons plus au bois
Les platanes sont coupés...
(Avenue Louise.)*



le comte de Flandre, qui déambule sous les frondaisons au bras de son épouse. Elle lui fait la conversation à haute voix : il a l'oreille dure. Son Altesse arrête les enfants qui passent et leur parle gentiment. Equipages, cavaliers et piétons se rendent au Bois, entre deux rangées d'habitations coquettes. De temps à autre, un échafaudage se dresse contre une façade : c'est l'été et les Bruxellois ont la manie de tout badigeonner. C'est cela la Belle Epoque. C'est ce geste de la main gauche qui relève la jupe, le mouvement de la main droite qui tient l'ombrelle, la taille de guêpe qui attire le regard, et le parterre de fleurs au

*Un fiacre allait trotinant
(Avenue Louise.)*



haut du chignon. Parfois, le spectacle se corse et le « Longchamp Fleuri » déroule son cortège sur un parcours qui le mène de la Porte de Hal au Bois de la Cambre. Ce jour-là, les agents de police ont l'air de commissaires, les commissaires d'amiraux. Une foule énorme se presse tout au long du trajet, car le succès du Longchamp ne faiblit jamais.

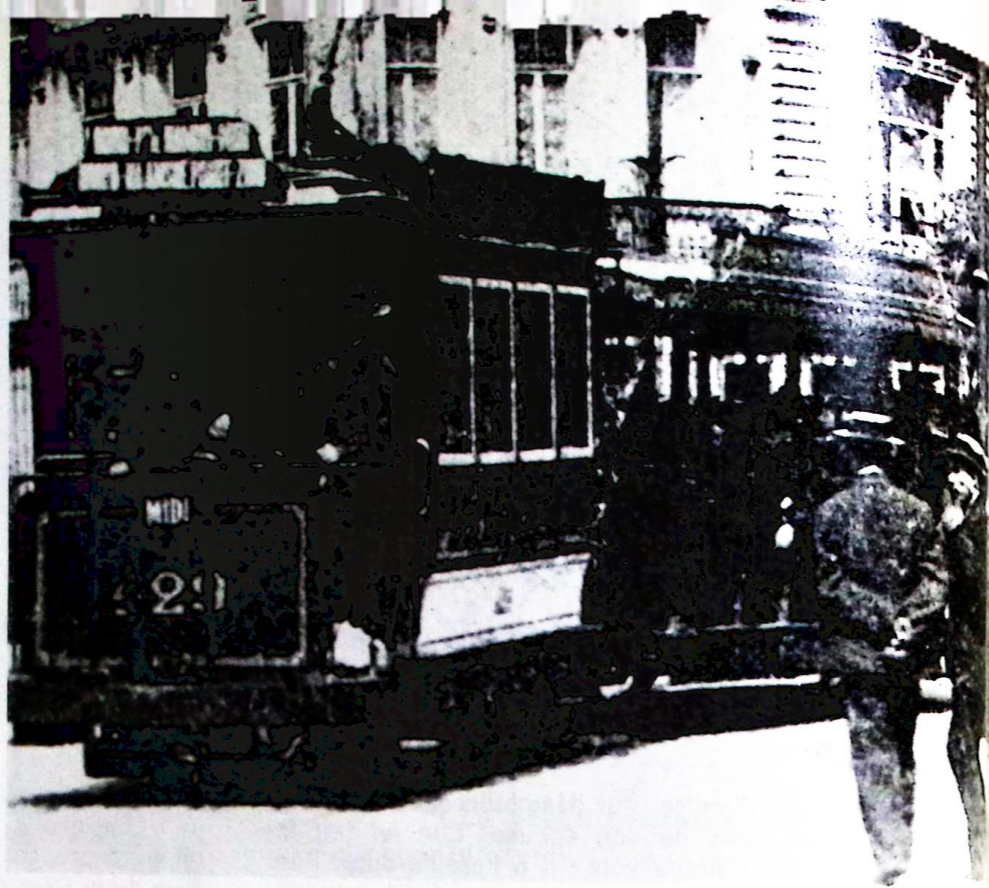
« Une fois par an, quand le printemps était à son apogée, ce défilé d'équipages prenait les allures d'une cavalcade triomphante, vouée au culte de Flora. C'était le jour du « Longchamp Fleuri », coutume importée de Paris, comme son nom l'indique, mais qui, dans le cadre plus serré et plus intime de la capitale belge, déployait mieux sa munificence diaprée et parfumée. En prologue à la fête, le Comité de « Bruxelles Attractions » réunissait dans un déjeuner, servi aux terrasses du plus élégant pavillon du bois, les autorités et les membres du jury. Emile de Mot, qui devait devenir le bourgmestre de Bruxelles, était le grand animateur de ce prélude gastronomique. L'œil pétillant de malice, le sourire un peu méphistophélique, éclairant la barbe grisonnante, cet homme spirituel et optimiste, égayait tout le monde par sa façon de la vivacité de ses saillies et la drôlerie de ses mots à l'emporte-pièce. N'est-ce pas lui qui, sur le socle où se dressait pour le décor d'une kermesse d'exposition, le groupe des « Trois Pucelles », qui jadis étalaient leur pudique nudité, à un carrefour de la vieille cité, fit graver ce quatrain grivois :

*« Cy les Trois Pucelles, les pures
Nos pères, les anciens Bruxellois,
Ont dû les faire en pierre dure,
Pour en garder trois à la fois. »*

Emile De Mot trouvait toujours dans le cercle

Avis aux voyageurs :
« Il n'est pas interdit
de parler
au conducteur ».

(Le « Nord-Porte
de Namur-Midi », à son passage
porte de Louvain.)



des convives, une victime désignée à ses brocards. (...) Le déjeuner s'achevait en douce, bercé par les flonflons de l'Harmonie Communale, dissimulée sous les bosquets. Puis tout ce beau monde allait se tasser dans les tribunes dressées face au lac du Bois de la Cambre. Et bien-ôt apparaissaient, dans leurs rutilants uniformes pour opérette viennoise, les beaux musiciens cavaliers des régiments des Guides et de l'escadron de la Garde Civique à cheval. Une vibrante « Brabançonne » saluait la venue de la reine Marie-Henriette qui, férue de tout ce qui était chevaux et cavaliers, ne manquait jamais de prési-

der cette fête de l'hippisme. Elle conduisait admirablement, avec toute l'adresse et la ligne d'une archiduchesse, menant son équipage au Prater, les quatre cavales alezanes de sa calèche.

Et le défilé commençait... (Frans Fischer)

Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Rien, sinon le souvenir et l'expression « Lonchamp Fleuri » que Georges Garnir, ce savoureux folkloriste, plaçait sur un pied d'égalité avec « rotte boestring » et « blinkduus », tout juste après « Architek ! » qui demeure au sommet de la hiérarchie des insultes bruxelloises.

G. WINTERBEEK.

A HAACHT ET AUX ALENTOURS

LA chaussée très fréquentée qui mène de la capitale au gros bourg de Haacht longe d'abord notre aéroport national puis notre aérodrome militaire avant de couper l'excellente route Tervuren-Malines à Steenockerzeel. Au-delà de Berg et de Campenhout elle franchit le canal réunissant l'ancienne capitale brabançonne à la cité archi-épiscopale, de même que la chaussée reliant ces deux villes, une brasserie renommée jouxte la gare de Haacht située en dehors de l'agglomération.

Le village a en effet pris naissance à l'endroit où, sur la route de Bruxelles se greffent celles menant à Keerbergen, qui appartient déjà à la Campine et qui a pris depuis un quart de siècle un développement prodigieux. Il possède d'ailleurs tout ce que demande le touriste le plus exigeant : des relais gastronomiques de qualité et de bonnes auberges régionales, des sous-bois enchanteurs et de vastes bruyères où règne le silence réparateur, un moulin à vent et de vieux coins pittoresques, un aérodrome de tourisme, une école d'équitation, que sais-je encore !

La Dyle capricieuse sépare Keerbergen de Haacht. Autrefois, elle sortait fréquemment de son lit provoquant ainsi d'importantes inondations telles celles que l'on connut en 1793 et 1850.

Haacht est fort ancien. Une paroisse existait déjà en cet endroit en 1232. Un sanctuaire dédié à



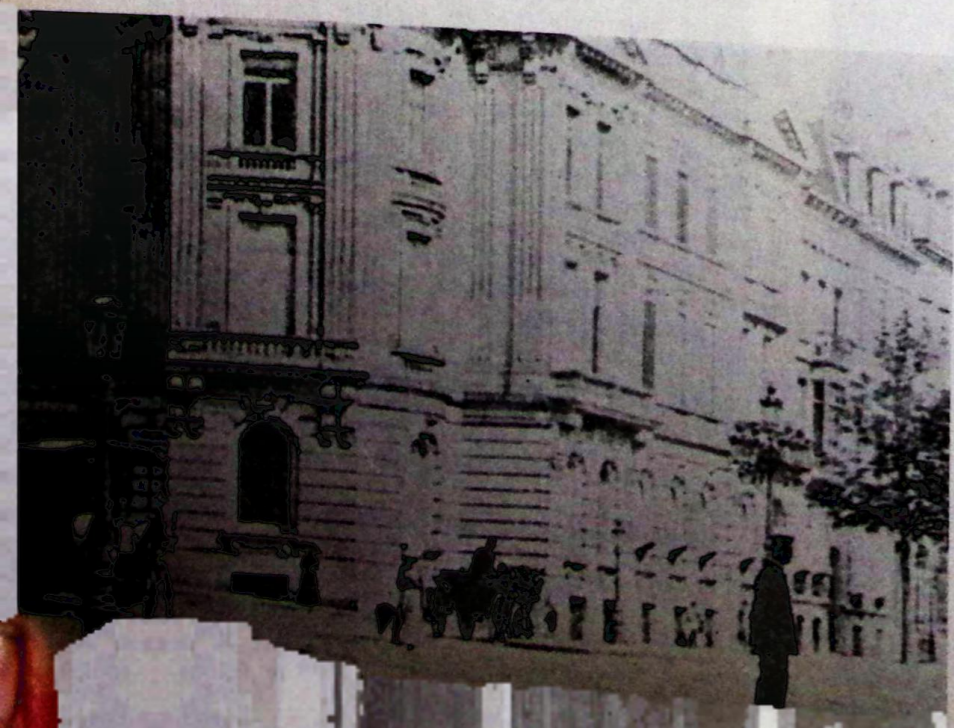
La Dyle capricieuse sépare
Keerbergen de Haacht.

Saint-Rémi fut bâti en 1286. Le développement de la bourgade nécessita des agrandissements de 1639 à 1645.

En 1914, les hordes teutonnes s'attaquèrent sans raison aucune à ce village paisible, y massacrant douze habitants, brûlant quarante maisons et l'église



De vastes bruyères
où règne un silence
réparateur...



Un piéton au milieu
du Boulevard !
On croit rêver !
(Place Stéphanie.)



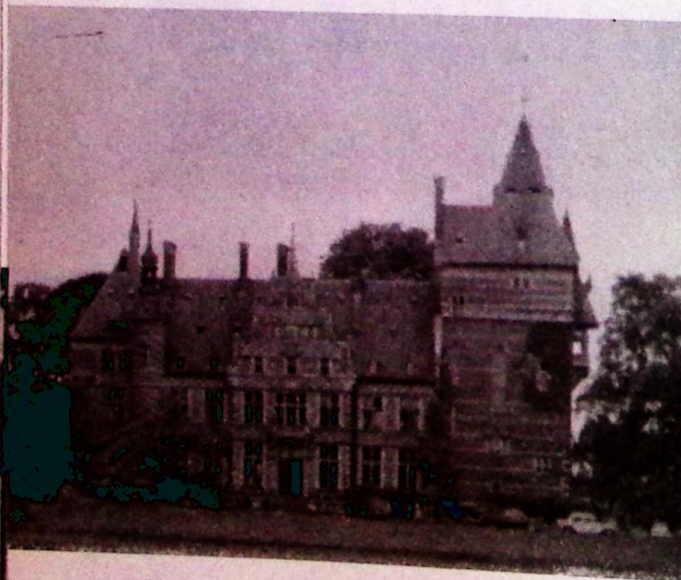
L'église Saint-Jean-Baptiste à Werchter.

paroissiale. Le chœur de style ogival tardif (1639), classé, échappa toutefois à l'incendie. Pour le reste de l'édifice, on a heureusement respecté l'état primitif. Le clocher, occidental et de plan carré, est surmonté d'une partie moins étendue, de plan octogonal irrégulier, terminée par une petite lanterne. Sur la nef bordée de bas-côtés éclairés par des baies cintrées, se greffe, du côté septentrional, une petite chapelle à chevet tripartite dédiée à Saint-Quirin, bâtie en 1645. Elle a reçu un toit à la Mansard tout comme la sacristie accolée à droite du chœur. La voûte avec clef décorée de la chapelle Saint-Quirin s'appuie sur deux arcs doubleaux. Deux voûtes de même type recouvrent le chœur à chevet à trois pans. Couverture en berceau de bois aux croisillons mais en ogives croisées aux voûtains de briques à la nef qui est portée par des colonnes de pierre blanche dépourvues de chapiteaux.

Sur la grand-place et devant l'église, le monument aux héros porte les armes du bourg qui sont « de sable à trois fleurs de lys d'argent ». Derrière le chevet, la modeste maison pastorale porte le millésime 1614 et quatre plaques avec inscriptions.

Haacht a conservé plusieurs constructions anciennes. Sur la route de Rijmenam la vieille ferme de Valveken (± 1778) recèle une intéressante cuisine ancienne. Sur la route de Werchter la ferme d'Hofstad a gardé ses fossés et son pigeonnier aménagé au-dessus de la poterne (1645).

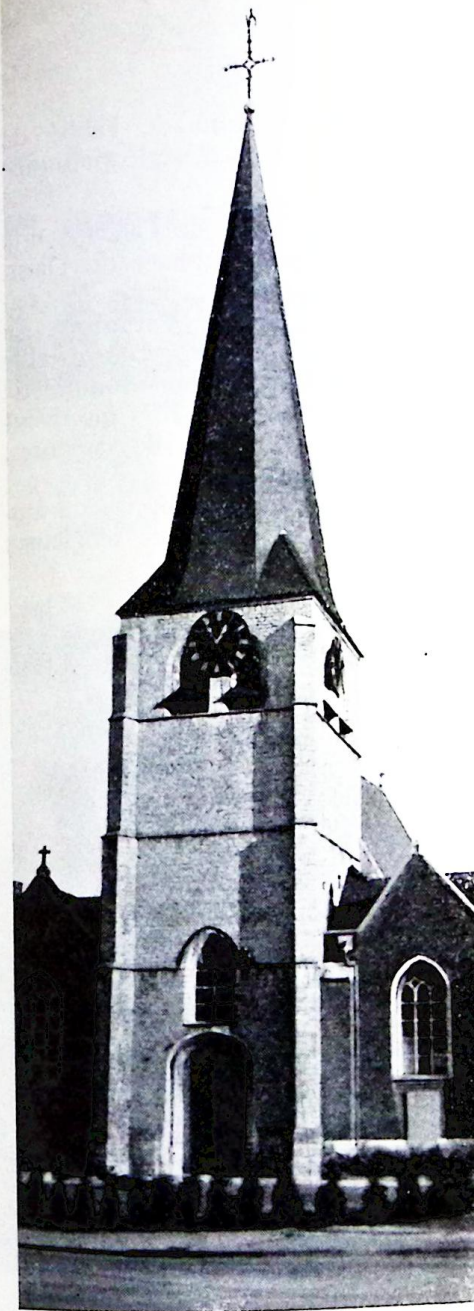
Haacht fut jusqu'au XIII^e siècle, une « quarta capella » de Werchter, où le Démer confond ses eaux avec celles de la Dyle. L'église Saint-Jean-Baptiste est une belle construction gothique bâtie en pierres blanches et ferrugineuses, dont le chœur remonte à 1439 et dont la tour n'a été coiffée de



Ci-dessus : le château de Wespelaar.



Ci-contre : l'église de Haacht.



L'église de Wespelaar.

son clocher bulbeux si joliment dessiné qu'en 1646. Les armes d'un prélat du Parc nommé Loyers somment la porte d'entrée de la cure opulente (1758), pourvue d'un vaste jardin rempli de chants d'oiseaux. Le sanctuaire baroque du hameau de Wakkerzeel s'enrichit d'un mobilier rococo et de deux tableaux de P.-J. Verhagen.

Nous nous attarderons davantage au château de Wespelaar pour flâner en ces jardins enchantés dont l'abbé Delille a dit les charmes dans l'un des poèmes de « Jardins ». Henry, un architecte originaire de Louvain, les dessina dans les premières années du XIX^e siècle. Godecharle exécuta la plupart des statues et des groupes qui décoraient les allées.

Le château et la seigneurie de Wespelaar avaient



Cette pierre tombale, en marbre blanc, posée en 1720, rappelle la mémoire d'un baron d'Eynatten, châtelain de Terheyden.

été achetés en 1735 par le vicomte de Proli, un Milanais enrichi dans le commerce à Anvers, et annobli par Marie-Thérèse. Sa bru, née Marie de Cloutz fut l'amie de Kaunitz, le ministre de Marie-Thérèse qui venait la voir à Wespelaar. Son fils Pierre et le conventionnel Cloutz périrent tous deux sur l'échafaud le 24 mars 1794. De 1796 à 1842, Wespelaar appartient aux Artois, brasseurs louvanistes. Plasschaert, le maire de Louvain à l'époque, était le gendre de Léonard Artois. Il fit les honneurs des jardins à Napoléon et à Joséphine qui oublia même son châle sur un banc.

Quant au château actuel, c'est un édifice en style Renaissance flamande dont l'architecte Beyaert traça les plans en 1882, à la demande du propriétaire de l'époque, M. Willems. Les vicomtes de Spoelberch le possèdent depuis 1897.

L'église, du début du XII^e siècle et de style ogival, mérite attention. Vue du chevet, elle est très pittoresque avec sa nef surélevée sur laquelle on a par la suite greffé des collatéraux de briques à fronton triangulaire. Ce charmant village, qui ne comptait que 454 âmes en 1815, subit également les

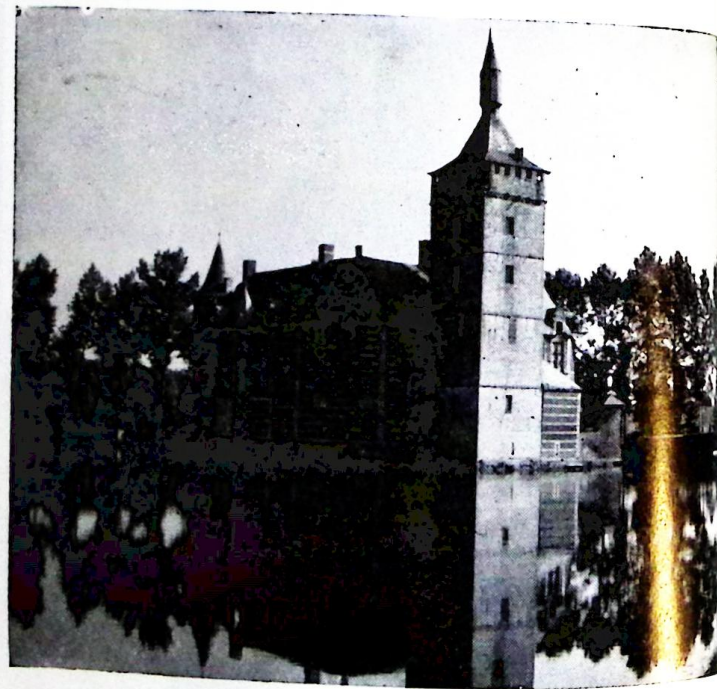
méfais des Allemands en 1914, de même que Boortmeerbeek où ils incendièrent le sanctuaire des XV^e et XVI^e siècles, et cent trois maisons. Les églises intéressantes ne manquent point en ce pays des asperges qui relève déjà du Hageland. Il y a surtout celle, imposante, de Wesemaal (XIII^e-XV^e s.) qui possède, chose rare pour un édifice rural, un vaisseau de cinq nefs. Elle est pourvue d'un mobilier ancien de qualité, tout comme celle de Rotselaar où une pierre tombale (1720) en marbre blanc rappelle la mémoire du baron d'Eynatten qui possédait alors le château de Ter Heyden. Son donjon altier de sept étages, au plan en croix grecque aux angles intérieurs coupés, est l'une des constructions moyenâgeuses les plus curieuses du Brabant. Rotselaar garde l'empreinte des Cîteaux en ces vestiges de l'abbaye de Parc-aux-Dames. L'historien des monastères cisterciens belges, Dom Joseph-Marie Canivez, écrit : « Des motifs bien différents parfois ont poussé les seigneurs du Moyen Age à fonder des monastères. Celui de Parc-les-Dames à Wesemaal est dû à l'initiative de deux époux, Jean Hugues et Béatrice; privés d'enfants, et voulant se créer une sorte de descendance spirituelle, ils donnèrent à Dieu leurs biens temporels et reçurent en retour une famille de vierges vivant sous la règle de Saint-Augustin. Mais en 1215, la croisade cistercienne les enrôla sous sa bannière.

Le donjon Terheyden, de sept étages, au plan en croix grecque aux angles intérieurs coupés, est l'une des constructions moyenâgeuses les plus curieuses.



Elles passèrent sous la juridiction de l'abbé de Villers en Brabant et adoptèrent la règle pratiquée par saint Bernard.

Parc-les-Dames prit dans l'ordre de Cîteaux, une place plus notable que la petite abbaye de Diest. Les bienfaiteurs furent nombreux, citons les seigneurs d'Aarschot, de Rotselaar, de Wesemaal. La dotation de l'abbaye devint ainsi assez considérable et rendit possible l'admission d'un bon nombre de sujets. Les comptes de l'année 1727 inscrivent 16.211 florins de revenus et 16.121 de dépenses. Peu après, lors de la suppression de l'abbaye par la République française, elle entretenait un personnel de trente-six membres : vingt et une religieuses



Le château de Horst à Rhode-Saint-Pierre se dédouble dans les eaux dormantes d'un étang romantique...

du chœur y compris deux nonnes, douze sœurs converses et trois moines de Villers séjournant ici à titre d'aumônier, (le « pater »), de chapelain (le « noster ») et de « receveur ».

Ceux qui aiment les vieilles demeures et leurs mystères termineront leur promenade au château de Horst à Rhode-Saint-Pierre qui mérite une visite longue et attentive. Tout en regardant le vénérable castel se dédoubler dans les eaux dormantes d'un étang romantique, l'imagination se plaît à évoquer les fantômes qui hantent encore le vieux manoir.

Emile POUMON.

NOS CONFÉRENCES D'HIVER

21 janvier 1965

LACS ET PAYSAGES ALPESTRES de Bavière et d'Autriche

par M. René BRIADE

Rédacteur en chef de la revue littéraire, touristique et ferroviaire « Partir »...

A l'occasion de la passionnante chevauchée à travers les paysages alpestres de Bavière et d'Autriche, orchestrée de maîtrise façon par M. René Briade, rédacteur en chef de la revue « Partir », nous avons pu mesurer la profonde évolution survenue dans les mentalités, l'extraordinaire ouverture d'esprit du touriste d'aujourd'hui et ses étonnantes dispositions à capter le message touristique, quelle que soit son ampleur, quelle que soit sa portée.

Passionnante chevauchée, disions-nous, qui, appuyée par une gamme étourdissante de superbes diapositives en couleurs, gravita, essentiellement, autour de ces trois sites fameux qui ont nom : Berchtesgaden, Innsbruck et Salzbourg.

La route qui mène des charmantes rives du Main aux montagnes imposantes, couvertes de forêts évocatrices de la préhistoire, pour atteindre finalement les majestueuses Alpes allemandes, nous conduit à Berchtesgaden, fondée au début du XII^e siècle, ville gaie, touristique, avenante, empreinte d'un enchantement quasi romantique, imprégnée d'une intense joie de vivre tant physique que morale. Berchtesgaden nous invite à découvrir dans les profondeurs de son sol, qui fut un abri inaccessible pour ses œuvres d'art durant la dernière guerre, ses célèbres mines de sel, mises en exploitation en 1517, et où règne une température moyenne de 12 à 15 degrés, mines de sel, qui drainent aujourd'hui le long de leurs galeries éclairées à l'électricité des dizaines de milliers de touristes.

Il n'y a pas si longtemps, Berchtesgaden était surtout connue par le « Berghof », ancienne résidence du chancelier Hitler, où celui-ci reçut lord Halifax (19 novembre 1937), désireux de maintenir la paix en échange même de quelques concessions coloniales. Par l'accord de Berchtesgaden du 12 février 1938, Hitler imposa à Schuschnigg la nomination de Seyss-Inquart au ministère de l'Intérieur et l'octroi d'une amnistie aux nazis autrichiens. Enfin, au cours de l'entrevue du 15 septembre 1938 avec Hitler,



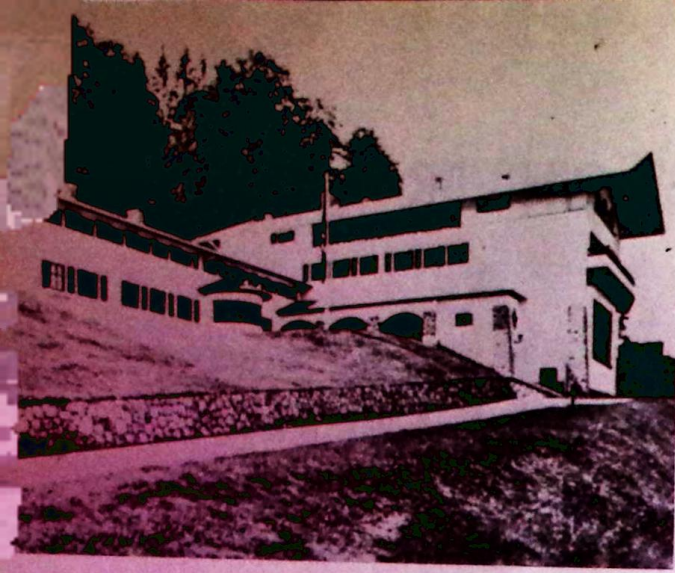
Berchtesgaden avec le Watzmann et le Hochkalter.

Neville Chamberlain accepta à titre personnel et pour sauver la paix le principe de l'annexion du pays des Sudètes.

La ville fut prise le 4 mai 1945 par la deuxième division blindée française. Par la suite, les Américains nivelèrent le terrain pour faire disparaître toute trace du « Berghof » et éviter ainsi tout pèlerinage nazi. Mais fuyons les ruines des casernes SS, l'hôtel Platterhof, la Kehlsteinhaus, qui nous rappellent tant de souvenirs douloureux et atroces.

Retrempions notre esprit dans le calme et la quiétude des hautes montagnes, dans le cadre lumineux de l'Ober-salzberg qui défie toute description et où parfois les sapins jettent une note sombre, dans le paysage d'une sauvage grandeur du Königssee, le plus beau et sans doute l'un des plus grands lacs de toute l'Allemagne avec ses 1300 mètres de largeur et ses 240 mètres de profondeur, et qui offre au touriste la promenade traditionnelle en bateau sur ses eaux calmes.

Au soir tombant, ce prestigieux tableau aux couleurs féériques s'éteint doucement, nous rentrons au petit village, l'embarcadère déborde de vie : les touristes se précipitent vers le casino, les hôtels, admirent encore en passant les pittoresques demeures fleuries, les Tyroliennes en costumes nationaux...



A Berchtesgaden, l'ancien Berghof, le modeste chalet de montagne... de 30 pièces d'Hitler, avant le 25 avril 1945.



Une vue générale du Berghof après sa destruction.

Le lendemain s'annonce souriant sous le soleil bavarois : tant de splendeurs nous émerveillent : le Lac Ubertsee, vrai décor de mille et une nuits avec sur la berge l'églisette Saint-Bartholomé, lieu de pèlerinage; nous atteignons ensuite, par de petits chemins coupant les prairies, le village de Nuttenstein avec sa piscine de natation, le curieux autel de son église moderne, toute blanche...

Grandiose et magnifique, le Château de Herrenchiemsee, parfaite imitation de Versailles, avec sa galerie des glaces longue de 103 mètres et ornée de peintures par Piloty, son vestibule à colonnes de marbre, sa splendide chambre à coucher où les sculptures rehaussées d'or jettent d'étonnants reflets, nous fait revivre l'époque de Louis XIV.

Mais le temps nous manque; déjà, il nous faut traverser la frontière. Les routes sinueuses des montagnes nous mènent à Innsbruck, deuxième longue étape de notre chevauchée, via Wörgl, petite ville industrielle qui nous offre cependant une agréable excursion : la Wildschönau, charmante vallée arrosée par la Wörglerach, Rattenberg, dominée par les ruines de sa forteresse et qui nous rappelle certains paysages d'Italie avec ses nombreuses maisons pittoresques, ses balcons fleuris, les curieuses sculptures de son église paroissiale reconstruite en 1443; et l'église des Servites, restaurée en 1490.

Innsbruck, enfin !

Innsbruck, capitale du Tyrol, ville de 101.000 habitants (avec les faubourgs de Mühlau et Hötting), est admirablement située, à 574 mètres d'altitude, sur l'Inn, près de l'embouchure de la Sill, au milieu d'une belle et large vallée que dominent de tous côtés des montagnes de 2.000 à 2.600 mètres d'altitude : au Nord, la haute chaîne calcaire (Nordkette) dont la sommité la plus élevée, le Kleiner Solstein atteint 2.655 mètres; au sud-est, le Patscherkofel (2.214 m.); au sud-ouest la Sailespitze (2.402 m.) et la Waldrastspitze (2.715 m.). Le pont, (Innbrücke) qui a donné le nom à la ville, a été reconstruit de nos jours; il réunit le centre de la ville au faubourg d'Hötting et offre un beau point de vue. La ville a une physionomie toute particulière, pleine de charme et d'originalité. Les quartiers neufs, du côté de la gare, sont percés de larges rues. Très fréquentée pendant la belle saison, Innsbruck est aussi très courue pendant l'hiver, car cette cité offre tous les avantages d'une excellente station climatique, abritée contre les vents du Nord et sa situation exceptionnelle en fait un centre de sports très apprécié.

On pourra commencer la visite d'Innsbruck par la

Maria-Theresien-Strasse, grande et belle rue très animée, ayant plutôt l'aspect d'une place, bordée de maisons avec «erker», saillies rondes ou carrées, datant des XVII^e et XVIII^e siècles. On suit cette même rue, et devant nous s'élève la Annasäule (colonne d'Anne), érigée en 1706, en souvenir de l'évacuation du Tyrol par les Français et les Bavares pendant la guerre de la Succession d'Espagne (1703). Le Goldenes Dachi est le nom donné à une vieille maison avec balcon saillant recouvert d'un toit doré (restauré) que le duc Frédéric aurait fait dorer au prix de 30.000 ducats, en 1425, afin de prouver à ses ennemis qu'il ne méritait pas le surnom «à la poche vide» qu'ils lui avaient donné.

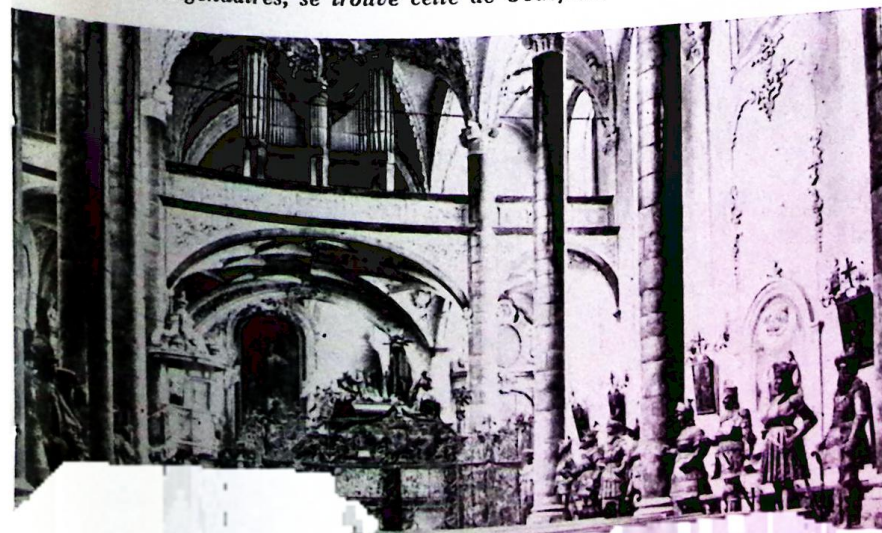
Les reliefs du parapet supérieur ainsi que les fresques et les blasons se rapportent à l'empereur Maximilien I^{er}.

Remarquons aussi l'auberge à l'enseigne Goldener Adler, où séjournèrent Goethe (en 1786 et en 1790) et de nombreuses autres personnalités. Et nous voici devant la Pfarrkirche Sankt-Jakob, l'église paroissiale Saint-Jacques, en style baroque (1717-1724) avec au maître-autel sa célèbre madone de Lukas Cranach le Vieux; et puis le Château de la Hofburg, remanié de 1766 à 1770 par l'impératrice Marie-Thérèse. Et bien d'autres merveilles architecturales et naturelles se succèdent sous nos yeux à un rythme accéléré : le théâtre de 1864; la fontaine de l'archiduc Léopold V érigée par son épouse Claude de Médicis; la belle promenade publique dans les Hofgarten ou jardins de la Cour; la Hofkirche ou Franziskanerkirche, église de la Cour ou des Franciscains, qui fut construite de 1553 à 1563 sur l'ordre de l'empereur Ferdinand I^{er} pour servir de mausolée à son grand-père Maximilien I^{er} mort en 1519, (son corps n'est toutefois pas ici mais à Wiener-Neustadt). Nous pourrions contempler, des heures durant, ce tombeau de marbre blanc, entouré d'une grille de fer, véritable chef-d'œuvre de serrurerie de la Renaissance allemande, ses figures allégoriques en bronze, ses bas-reliefs séparés par de hauts piliers de marbre noir, ses vingt-huit statues en bronze, fondues au XVI^e siècle...

Un dernier regard sur l'Arc de Triomphe élevé en 1765 lors du mariage du second fils de Marie-Thérèse, et nous quittons Innsbruck.

Les petits villages et les sites touristiques défilent, pittoresques, agréables, accueillants : Kappl, Neustift, la ligne du Brenner, dominée au sud-est par le Patscherkofel, Kufstein au pied d'un rocher escarpé que couronne la forte-

Le tombeau de Maximilien I^{er} à Innsbruck. Parmi les vingt-huit statues colossales en bronze, représentant des héros ou héroïnes historiques ou légendaires, se trouve celle de Godefroid de Bouillon.



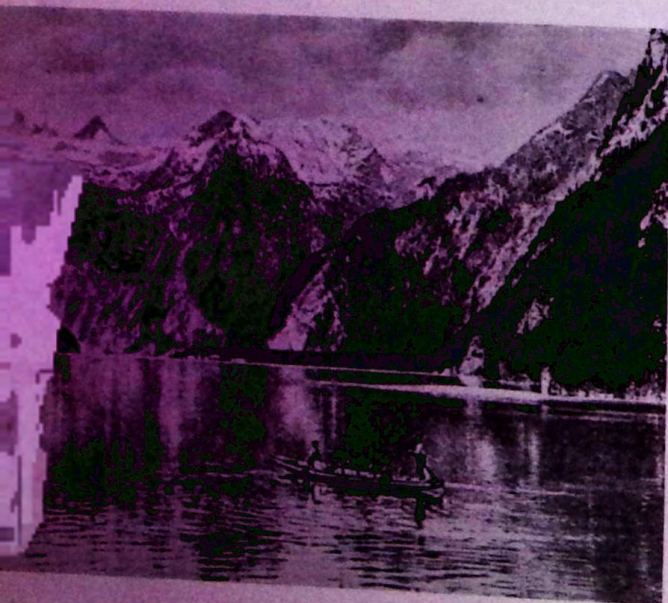
INNSBRUCK :
Le « Goldenes Dachi ».



resse de Geroldseck du XIII^e siècle, Lienz et son Aguntum des Romains détruite au XV^e siècle, son château de la Liebburg du XVI^e siècle, sa Pfarrkirche..., Kals, Fusch et sa station balnéaire... Et enfin, la Hochalpenstrasse, route alpine à péage créée par l'Autriche, de 1930 à 1934, au prix de multiples et longs efforts et empruntée jusqu'ici par quelque 15 millions d'excursionnistes, nous mène aux pieds du massif montagneux, le Grossglockner dont la plus haute cime s'élève à 3798 mètres. Un magnifique point de vue s'offre à nous dans un décor inoubliable de paysages aussi solennels que grandioses.

Un court crochet par le château de Heilbrunn, qui fut au XV^e siècle le parc zoologique des princes-évêques de Salzbourg, et nous voici devant cette incomparable cité d'al-

La fontaine de l'Archiduc Léopold V.



Le Königssee avec la Schönsfeldspitze (2657 m).

L'églisette de Saint-Bartholomé dans un site idyllique.





La maison natale de Mozart.

Salzbourg, dernière étape de notre périple.

Salzbourg, la ville aux multiples églises, aux multiples clochers; son château Mirabell, ancienne résidence d'été des archevêques, construction de style baroque entourée d'un parc agréablement dessiné par de jolies fleurs; la maison où Mozart habita avec son père et sa sœur; le Staatsbrücke d'où l'on a une vue splendide sur le château

Le château de Hellbrunn qui fut construit par l'archevêque Marcus Sitticus.

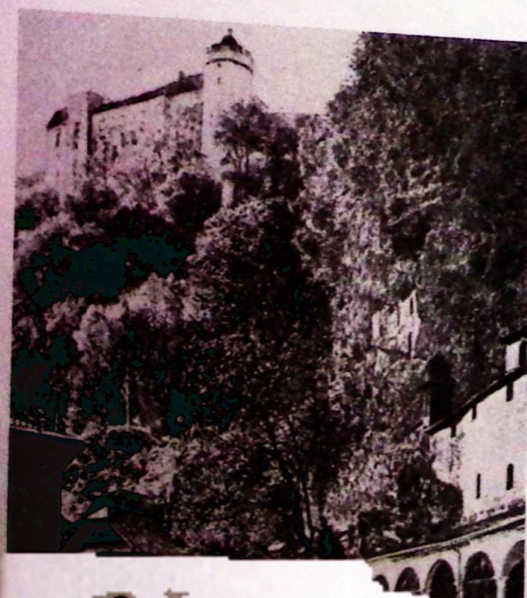


Monument d'un passé riche et imposant, la forteresse Hohensalzburg a été construite par l'Archevêque Gothard I, en 1077 et agrandie à diverses époques.

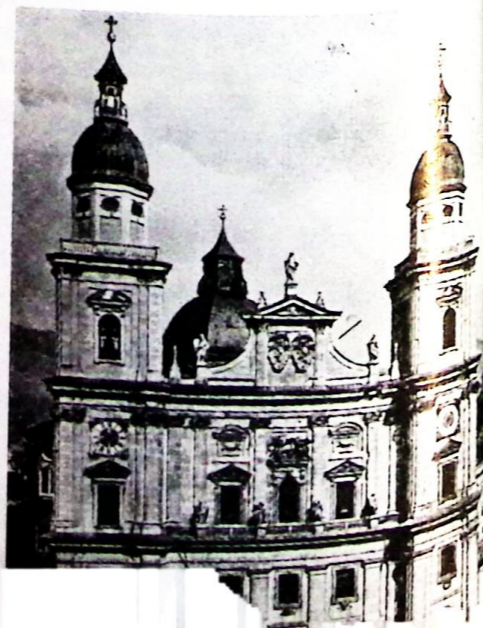
de Hohensalzburg et sur les monts Gaisberg. Derrière l'église Saint-Sébastien, Sebastianskirche, on découvre le cimetière entouré d'arcades (XVI^e siècle) et toute proche, l'entrée des catacombes. Revenons dans la ville ancienne: devant nous se dresse le Mozart-Museum qui évoque en nous tant de souvenirs suggestifs et émouvants sur la vie du célèbre musicien; voici maintenant la Residenzplatz avec sa fontaine Hofbrunnen, haute de 15 mètres, et son Palais de la Résidence bâti en 1592 et le Dom ou cathédrale, avec ses vastes dimensions et sa façade en marbre blanc.

Le temps passe malheureusement trop vite, et déjà Salzbourg disparaît derrière nous mais cette ville magnifique gardera toujours une place très méritée dans nos esprits et dans nos coeurs, parmi nos plus beaux souvenirs de vacances.

Le cimetière Saint-Pierre, surmonté de la forteresse de Hohensalzburg, dont nous publions ci-contre une autre photo.



La cathédrale, fondée par le Prince Archevêque Wolf Dietrich en 1602.



Le Journal d'une Forêt

Jeudi 1^{er} mars

AU milieu de la cuvette gelée des étangs dorment, de-ci, de-là, de grandes mares d'eau formées par la fonte des neiges. Sur la glace grise, des crevasses ressemblent à de monstrueuses araignées.

La forêt paraît toute neuve. Les troncs d'arbres sont ceinturés d'une fine mousse vert tendre. Quelques plaques de neige rebelles à la fonte, une membrane de glace dans le fond des ornières des chemins, sont seules à rappeler la saison.

Quelques arbustes montrent de chétives feuilles dégagées des bourgeons qu'ils avaient risqué de faire éclore aux journées clémentes qui précéderent les froids.

**

Je m'approche d'une coupe de hêtres. Pauvres arbres! Chaque tronc qui a senti sur son écorce la griffe que l'homme lui a faite quelques semaines auparavant pour le désigner à la mort, ne se savait-il pas déjà condamné? Certes, les arbres ne pensent pas... Mais il m'arrive de m'imaginer être arbre.

La cognée attachée à sa ceinture, à ses pieds de grands crochets qui éperonnent le tronc, le bûcheron commence l'escalade du fût. Son but premier consiste en un élaguage qui, hélas, n'est pas destiné à assurer une santé meilleure au bois.

A hauteur de la première branche, il fait halte. Une solide corde aux reins le retient incliné vers l'arrière, les crochets restant bien enfoncés dans la chair de l'arbre. De quelques coups de sa cognée, l'homme fait disparaître un rameau qui gêne ses mouvements.

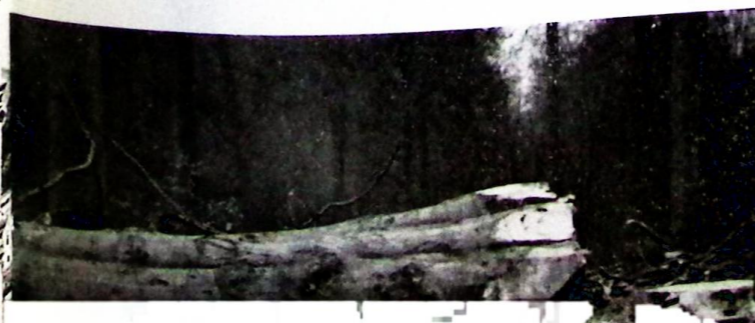
La première branche dont il va maintenant entreprendre l'abattage rivalise de grosseur avec le tronc à cette même hauteur.

A chaque coup de son outil, trois, quatre beaux copeaux jaunes tombent à quelques mètres du pied de l'arbre. Lorsque la taille est à moitié branche, le tranchant se plante plus profondément dans le bois.

Le bûcheron rattache la cognée à sa ceinture, défait la corde, contourne l'arbre et poursuit sa besogne du côté opposé à l'entaille primitive.

Sans comprendre le danger qu'elles courent, les branches de la cime remuent paisiblement sous la berceuse que leur fredonne un timide vent doux.

Le moment décisif approche. Un craquement se fait entendre. La branche oscille, s'incline doucement, bascule, accroche les autres têtes d'arbres, arrache des rameaux voisins qu'elle fait voler en éclats, puis, dans un brouillard de branchages, s'abat sur le sol, rebondit et, seulement alors, le monstrueux fracas fait trembler le sol jusque sous mes pieds.



Quand l'homme l'a complètement dépourvu de branches, il redescend sur terre et va abattre ce qui reste de l'arbre. Une scie à moteur transperce le large tronc en quelques minutes; ensuite, des coins d'acier sont enfoncés dans l'entaille pour décider et orienter la chute de cette immense bûche qui se couche lourdement au sol.

Vendredi 2 mars

La glace des étangs, dont l'épaisseur est déjà réduite de moitié, est fibrée de lamelles blanches qui la fait ressembler à une vitre de mauvaise qualité.

**

La forêt de Soignes compte très peu de ruisseaux et c'est regrettable pour la beauté du paysage. Sur le canton forestier de Boitsfort, il n'en coule qu'un seul — et encore assez irrégulièrement — il s'appelle la Vuylbeek.

Ce joli petit cours d'eau (affluent de la Woluwé), alimente les étangs de l'Ermitte de manière assez curieuse. En effet, son lit qui s'étend sur deux kilomètres, n'est mouillé, grâce au secours de trois sources généreuses, qu'à ses dernières centaines de mètres. En amont de ces sources, seul un large sillon, herbeux par endroits, matélassé de silex par ailleurs, témoigne de l'existence occasionnelle de la coulée des eaux.

En remontant ce ruisseau asséché, on atteint un étang-mare qui ne mérite d'être nommé étang seul que lorsque des pluies assez abondantes viennent suppléer aux sources du cours supérieur généralement taries.

Aujourd'hui justement, les pluies tombées récemment ainsi que la fonte des neiges se sont associées pour faire couler des eaux rapides et claires et ce, au départ des sources habituellement plus sobres.

Aussitôt, les étangs sont comme gonflés. La petite chute d'eau qui glisse ordinairement dans l'étang de l'Ermitte s'est transformée en une tumultueuse cascade au point que l'île qui baigne au milieu de cet étang est menacée de se voir mouiller jusqu'au pied de ses taillis.

Mercredi 7 mars

Le printemps annonce son prochain retour. Il gonfle les bourgeons des hêtres, des noisetiers et des charmes. Sur les lianes, en prolongement des pousses gelées lors des grands froids, apparaissent des petites feuilles. Dans le terreau, un mince cône vert-jaune, long et gros comme le doigt, est le premier végétal naissant en pleine sylvie: c'est le gouet ou arum sauvage.

Jeudi 8 mars

L'hiver frappe ses derniers coups. Ce matin, toutes les surfaces d'eau sont de nouveau prises par les glaces.

Mais le printemps, s'il recule la nuit, n'en avance que plus de jour. L'absence de vent et le soleil doux annoncent une des plus belles journées de cette avant-saison.

Deux chevrettes, l'une adulte, l'autre de l'année passée, profitent paisiblement des premières pousses herbeuses et des tendres bourgeons d'un hêtre récemment déraciné.



Elles me regardent et jugeant suffisante la distance qui nous sépare, poursuivent leur petit-déjeuner. La plus jeune, en marchant sur une fine plaque de glace qui craque, fait tressaillir la maman chevrette, tandis qu'elle, sans se soucier de son propre bruit, regardant sa compagne, semble dire : « moi, je n'ai pas peur... »

Sans bruit, sans alarme, elles s'en vont gravir une colline couverte de hauts sapins. Moi, je pars de mon côté. Nous nous quittons bons amis.

Samedi 10 mars

Mon banc préféré, réchauffé par le soleil plus brillant de jour en jour, me permet de goûter à des instants heureux en respirant le parfum délicieux qui émane d'arbres abattus.

Au loin, j'aperçois, fuyant à travers la futaie, une famille de six chevreuils. Je ne me souviens pas en avoir vu tant groupés en des conditions climatiques aussi favorables.

Plus près de moi, perdu dans un amas de branchages, un faisan cherche à se frayer un chemin. Je tourne doucement la tête pour l'observer plus aisément. C'en est trop ! Mon mouvement l'effarouche et il s'envole vers un bosquet de mélèzes proche.

Je signale la présence de la chevrette morte à un brigadier garde-forestier (c'est la première fois, depuis la découverte de l'animal que je rencontre un représentant des Eaux et Forêts !).

Lundi 12 mars

A moins de dix jours du printemps, le renouveau s'annonce agréablement. Le gazouillis des oiseaux et les folles poursuites des écureuils tirent la forêt de son silence parfois total.

Par l'application de coups de bec semblables à ceux du pivert, deux cornelles s'efforcent de percer la glace de

l'étang du Fer à Cheval que les gelées régulières de ces dernières nuits ont épaissie. Je ne m'inquiète pas pour cette soif, car de quelques coups d'ailes ils découvriront d'autres étangs aux eaux plus ou moins libres.

Mercredi 14 mars

L'hiver s'est vexé des sympathies témoignées aux signes précurseurs du printemps. Dès le matin, il a tiré le voile gris des jours de neige et laisse voltiger de minuscules flocons.

Je me rends à l'endroit où j'avais dissimulé le corps de la chevrette. Elle est enfin enterrée.

Jeudi 15 mars

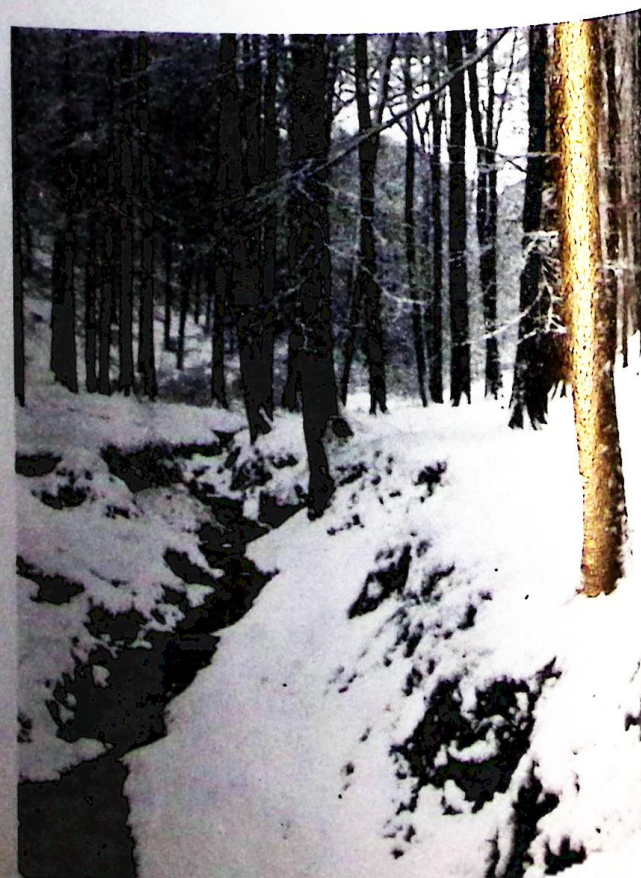
Hier, ce n'était sans doute qu'un avertissement. Ce matin, c'est avec surprise que je constate qu'il a neigé la nuit et qu'il tombe encore de gros flocons. Le décor montre le même aspect qu'il avait deux semaines auparavant, mais encore plus beau, car la grosseur des flocons est telle, que chacun d'eux, tombant sur le plus fin rameau transforme les arbres en squelettes blancs d'où se distinguent seulement les grosses branches. Les troncs, eux-mêmes, ont le flanc collé de neige.

Grâce aux empreintes laissées par ses sabots dans la neige, un robuste brocard me permet de mesurer la longueur de son saut. Pour franchir un ruisseau large de deux mètres, il bondit un demi mètre avant l'eau et atterrit un bon pas plus loin sur le sol, soit un saut de trois mètres cinquante !

Vers midi, la fonte rapide de la neige rend au paysage son aspect « normal ».

Vendredi 16 mars

Aidé d'un brouillard rapprochant l'horizon à moins de cent mètres, le froid vif prend le relais de la neige disparue.



Heureux celui qui pense aux petits oiseaux.



Samedi 17 mars

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas... Avant-hier, la neige, hier le gel, aujourd'hui, malgré un ciel nuageux, la température est la plus élevée de cette fin d'hiver. Encore quelques journées de pareille tiédeur et cette saison sera contrainte de renoncer à toute prétention.

Les bourgeons-chatons grossissent rapidement et se dégagent de la gaine brune qui les enveloppe. Sous les feuilles mortes, le trèfle tente de se dégager du terreau pour se hisser vers la lumière.

L'activité souterraine de la nature se manifeste également : les taupinières creusées laissent apparaître de nombreux monticules de terre fraîchement rejetée hors de l'orifice de ces galeries.

A quelques jours du printemps, la joie pourrait être complète s'il ne fallait constater une atteinte déplorable faite par l'homme à la sylvie. L'utilité d'abattre des arbres n'est nullement contestée mais bien la manière illogique dont on opère le choix pour en faire disparaître. En certains endroits, les fûts sont maintenus fort rapprochés les uns des autres. Par ailleurs, de jeunes hêtres sont séparés entre eux par plusieurs mètres, créant d'importantes surfaces nues.

Ici, c'est un hêtre immense, tatoué d'initiales et autres inscriptions, qui a été scié alors que rien dans sa situation ne justifiait cet acte barbare.

... Naturellement, espérer un peu de poésie de la part des responsables de ces coupes, n'est-ce pas trop demander ? Plus facile est de totaliser une tonne de bois à un autre tonne de bois...

Une rouge coccinelle, toute tachetée de noir, me fait visite au banc sur lequel je suis assis pour écrire. Je la fais monter sur mon index puis la pose sur mon crayon, ignorante qu'il écrit son agréable présence !

Des aboiements qui se rapprochent rapidement de moi détournent mon regard de la bête à bon Dieu. C'est un chien, dit « de chasse », mais gras comme un petit cochon, qui se berce d'illusions en poursuivant deux chevreuils. Peine perdue !

Dimanche 18 mars

Voici le premier papillon, brun, aux ailes tachetées et passémentées d'un noir velours.

Mardi 20 mars

Tout est prêt pour l'inauguration du printemps. Les variétés d'herbes et de bourgeons ne se comptent plus. La fonte de la glace des étangs semble s'accélérer pour détruire le dernier vestige hivernal. Les lianes s'enfeuillent et les noisetiers laissent pendre leurs chenilles fleuries.

Samedi 24 mars

L'apparition d'un premier bourdon ne peut être ignorée, non seulement par la grosseur de cet insecte, mais au bruit qui caractérise son vol. Posé sur des bourgeons-chatons sur lesquels il trouve un abondant pollen, il ne paraît guère apprécier mon observation et plonge vers moi, menaçant. De la main, je le fais fuir et il s'en va butiner sur des rameaux plus élevés.

Lundi 26 mars

A la surface des eaux de l'étang du Fer à Cheval entièrement débarrassé de glace flottent de nombreuses carpes, mortes des effets du froid. Sur la berge, un de ces poissons git le flanc partiellement dévoré par quelque rat qu'on peut voir parfois longer discrètement les piliers du pont.

Mardi 27 mars

L'anémone fleurit ! La veille encore, rien ne laissait prévoir l'éclosion aussi rapide de la première fleur de la forêt. Les boutons ont profité de la douceur de cette matinée orageuse pour s'ouvrir et laisser s'épanouir leurs pétales.

Gilbert NINANNE.

Prochain article : AVRIL

La collection du docteur Jean Mage

ou un enrichissement
d'une qualité exceptionnelle
pour le patrimoine artistique
de la Province de Brabant

AU mois d'octobre dernier, la Députation permanente de la Province de Brabant acceptait officiellement le legs de la collection d'art du général-médecin Jean MAGE, décédé en 1963.

Cette collection, qui compte quelque 150 tableaux du peintre verviétois Counhaye, de nombreuses œuvres de Rik Wouters et d'autres artistes de renom: Permeke, Pizzoni, Clayette, Pouchol et Schirren, — forme, en quelque sorte, le noyau du futur musée provincial.

En attendant sa réalisation, il entre dans les intentions des instances compétentes de rendre cette importante série accessible au public, par tranches, dans une salle du Gouvernement Provincial.

Il importait toutefois de rendre, d'une manière officielle, un premier hommage à la mémoire du généreux mécène.

C'est pourquoi un premier choix de 44 tableaux, gravures, aquarelles et sculptures a été présenté dans la salle d'exposition de l'Office des Métiers d'Art du Brabant (6, rue Saint-Jean).

La collection de Jean MAGE est le reflet du goût d'un amateur dont l'existence entière s'est vouée à l'amour de l'art pour son seul plaisir.

Délibérément fermé à tout ce qui, dans l'art vivant, représentait l'aventure et le risque, il s'est voué, avec une constante fidélité, à une peinture sévère animée d'un sentiment tragique de l'humanité. Il se plaisait à contempler ses tableaux, acquis librement, en dehors de toute spéculation.

Le docteur Jean Mage a donné ses préférences, à un peintre, à

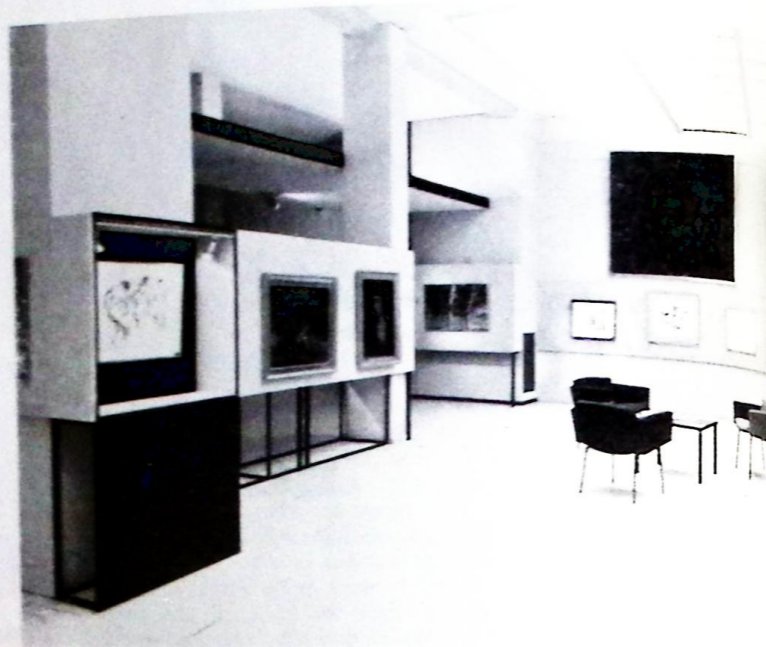
Charles COUNHAYE

Sait-on que Charles Counhaye est l'un des quatre ou cinq grands Belges vivants?

Il n'a pas eu la chance de travailler à Laethem-Saint-Martin, patrie exclusive de notre art moderne, et son besoin farouche de solitude l'a isolé loin des cénacles et des pontifes.

Pourtant, il a vécu les années héroïques à Paris, il a été fauve avec les fauves, expressionniste avec les maîtres d'avant-garde de sa génération (il est né en 1884) et rénovateur de nos arts monumentaux et décoratifs dès 1920.

Comme professeur à l'Institut supérieur de la Cambre, il est apparu comme un berger exigeant; partout, comme un homme ardemment engagé sur toutes les routes de son destin, un artiste sur qui



l'on pouvait compter pour apporter à chacune de ses démarches créatrices cette exaltation de l'âme qui est le fond même de son inspiration et la marque de son destin. De l'exposition des Indépendants à Paris, en 1916, aux derniers ensembles présentés en 1961 au palais des Beaux-Arts de Bruxelles et aux Etats-Unis la vision de Charles Counhaye s'est déployée dans un univers essentiellement humain où les personnages souvent anonymes, drapés de noir, sont pris dans les mailles du filet de sa tendresse violente.

Et Paul Caso qui a déjà longuement approché l'homme et l'œuvre⁽¹⁾, poursuit: «Il est l'édalge qui marche devant les infantes sans diadème mais il est aussi le témoin troublé, sinon ému... La pêche miraculeuse» et de «La maternité».

Parmi les œuvres de la collection Mage, on remarquera la grande composition «Les Pêcheurs», «Les barques», «Les Espagnols en deuil», «Le Tarot» et le «Nu à l'atelier», qui symbolisent les voies d'évasion de sa sensibilité visionnaire.

La sobriété des moyens, la vitalité de la manière, l'émotion profonde qui se dégage des accords confèrent à cette peinture une majesté fascinante à laquelle nul ne peut rester insensible.

Au cours du vernissage, M. Rowie, député permanent, a rappelé dans une brève allocution la politique menée par la province en matière d'expositions: la variété dans le choix des artistes comme dans celui des disciplines traitées, et les échanges avec d'autres provinces (une exposition de la province d'Anvers est prévue prochainement) ou pays.

De nombreuses personnalités assistaient à cette inauguration.

M. d. V.

(1) Monographie de l'art belge (Editions Meddens).

NOTULES

TRADITIONS POPULAIRES

NOTULES

GRÉGOIRE LE GRAND patron des écoliers

LES traditions populaires se perdent dans nos grandes cités! Qui songe encore aux Joyeuses fêtes d'antan, les unes naïves et touchantes, les autres pittoresques ou truculentes?

Ainsi, vous, écoliers à l'affût de quelque bon «tour», savez-vous que vous condamnez à l'oubli une coutume riche en réjouissances, en omettant de célébrer, le 12 mars, la fête de votre patron saint Grégoire!...

Ce jour-là, les écoliers avaient tous les droits, même celui d'enfermer leurs instituteurs, pour obtenir d'eux quelque complaisance...

Aujourd'hui, gare à ceux qui oseraient tenter d'exercer leur éphémère royauté, car les «profs», jaloux de leur autorité et responsables aussi d'une discipline de fer, ne le toléreraient pas... et ainsi, meurent les uns après les autres, les plus vieux usages.

Mais pourquoi, demanderez-vous, saint Grégoire le Grand, qui fut un des plus grands papes qui aient gouverné l'Eglise, est-il considéré comme le patron des écoliers? Parce que ce souverain pontife créa à Rome une école de chantes et les premières écoles de jeunes clercs, fournit des maîtres à toute l'Eglise et répandit en Italie, en France et en Angleterre l'usage du chant nouveau, dit grégorien. Son admirable antiphonaire (livre d'église, contenant les diverses parties de l'office notées en plein-chant) est encore en usage de nos jours.

Quelle noble et édifiante vie que celle de ce saint!

Saint Grégoire le Grand.



L'homme d'Eglise

Saint Grégoire, rempli du zèle le plus ardent pour les devoirs que lui imposait le gouvernement de l'Eglise, ne signala son pontificat que par des bienfaits, délivra Rome de la famine et y rétablit l'ordre. Chaque jour de pleins chariots de blé, d'huile, de vêtements et d'autres secours de première nécessité quittaient le palais épiscopal à destination des pauvres et des malades. Ces produits provenaient du patrimoine de Saint-Pierre qui était composé de nombreuses propriétés en Italie, en Sicile, en Gaule et en Afrique.

D'une piété intense, Grégoire accorda une grande attention aux problèmes de la foi. Il a laissé de nombreux écrits où il instruit et conseille prêtres et missionnaires.



On ne possède aucun portrait authentique de Grégoire le Grand. Il sera souvent représenté cependant sur des manuscrits postérieurs, et, plus tard encore, aux portails des cathédrales. Sur cette enluminure du IX^e siècle, Grégoire, inspiré par l'Esprit-Saint, dicte son Sacramentaire à des copistes; le dessinateur a sans doute voulu évoquer par la tonsure le passé monastique du Pape.

Son sacramentaire fixa les grandes lignes de la liturgie catholique fondée sur la messe. Pour magnifier les cérémonies religieuses, il composa des prières qu'il fit chanter sur un rythme lent et grave, le chant grégorien.

Il travailla à la réforme des mœurs du clergé et à la diffusion de la règle de saint Benoît, règle qui cherche à établir un juste équilibre entre la méditation, les exercices religieux, le travail manuel et intellectuel, et la pratique des vertus chrétiennes.

En tout occasion, il affirma la primauté du Pape dans l'Eglise.

L'homme d'action

Depuis 568, un peuple germanique violent et destructeur, les Lombards, déferlait sur l'Italie.

Grégoire, tout en se proclamant sujet de l'Empereur, prit à plusieurs reprises l'initiative de la résistance et organisa la défense de Rome. Il nomma des généraux, traita avec l'ennemi et conclut finalement, en 595, un traité de paix, faisant lever le siège devant la ville.

Le Pape parut ainsi le protecteur naturel des populations menacées.

Le propagateur de la foi

Grégoire encouragea les efforts d'évangélisation des peuples barbares. C'est pendant son pontificat que le christianisme commença à pénétrer parmi les Lombards, encore païens, et que le roi arien des Wisigoths, Reccared, se rallia à l'Eglise.

Mais son plus beau titre de gloire est sans contredit

la conversion de l'Angleterre. La foi avait été prêchée dans cette contrée dès le deuxième siècle, mais elle y était éteinte depuis que les Saxons idolâtres avaient conquis le pays et en avaient chassé les anciens habitants.

Un jour que saint Grégoire traversait à Rome le marché aux esclaves, il aperçut au nombre des captifs quelques jeunes hommes remarquables par la beauté de leur visage, la blancheur de leur teint et leur air de candeur. Il s'informa du pays qui les avait vus naître, et quand on les nomma des Angles, il crut voir quelques rapports entre ce mot et celui d'angel ou ange. Saint Grégoire chargea des agents de racheter, en divers lieux, dans les marchés d'esclaves, des jeunes gens de race saxonne; il les plaça dans des couvents, les fit instruire avec soin des vérités de la religion catholique, et les renvoya libres dans leur pays, afin qu'ils y propageassent la foi qu'ils avaient embrassée. Ces moyens ne réussissant pas au gré de ses désirs, le pape fit partir quarante missionnaires, auxquels il donna pour chef Augustin, prieur du monastère de Saint-André, qui deviendra d'ailleurs évêque de Cantorbéry.

Le pontife romain fut aidé dans sa tâche d'évangélisation par les rois descendants de Clovis avec lesquels ils entretenaient des rapports suivis, Thierry, Théodebert et particulièrement Clotaire, roi de Neustrie qui fit bon accueil aux missionnaires bénédictins lorsqu'ils passèrent par Paris. Ceux-ci abordèrent, vers Pâques 597, au royaume de Kent où le roi Ethelbert les reçut avec honneur et les installa près de lui à Cantorbéry.

Les résultats de cette grande mission ne se firent pas longtemps attendre; tous les Etats de la Grande-Bretagne embrassèrent successivement la religion chrétienne.

Le christianisme se répandit également parmi les peuples des pays rhénans et de Germanie.

Ainsi, Grégoire fut un des fondateurs de l'Europe moderne.

Hagiographe, poète épris de beaux rythmes, il fut aussi consolateur inspiré des âmes. Un de ses familiers ne vit-il pas la colombe du Saint-Esprit planer au-dessus de sa tête lorsqu'il écrivait? Ainsi nous le représente sa statue à Saint-André de Rome, et encore à Saint-André-lez-Bruges.

« Serviteur des serviteurs de Dieu » comme il s'intitula le premier, Grégoire est l'auteur de nombreux ouvrages dont les principaux ont exercé sur le Moyen Age et sur la mystique une influence prépondérante: les *Morales sur Job*, les homélies sur *Ezéchiel* et les *Evangelies*, les *Dialogues*, le *Pastoral* et treize livres de *Lettres*, précieuses pour l'histoire.

Sur la colline du Cœlius

A l'égal des Italiens, il aime les Angles et les Francs; et nous aimons nous-mêmes, fils des Francs que nous sommes.

Jusqu'à nos jours, la vie monastique s'est perpétuée dans les mêmes formes qu'au temps de saint Benoît. Voici la méditation.



Un mauvais élève a coulé de la poix sur le vénérable fauteuil du maître... D'où cette scène presque épique. (Images d'Epinal)

mes, Français et Belges, à aller le saluer sur sa colline du Cœlius, a écrit M. Mabillet de Poncheville.

Là s'élève l'église qui a remplacé la demeure où il vécut. Sa façade, du début du XII^e siècle, a la régularité un peu froide. Ce premier seuil franchi, entrons dans un cloître qui sert de vestibule, puis dans une nef dont la décoration est moderne, mais où subsistent à la place où elles furent, les seize colonnes antiques de l'atrium patricien. Il faut les imaginer baignées d'air et de soleil entre les chambres qui en faisaient le tour et dont une subsiste dans l'église. Saint Grégoire avait coutume de s'y tenir parfois; on y conserve le fauteuil en marbre décoré à l'orientale sur lequel, après les ancêtres sénateurs, il s'est assis seul et silencieux, tourné vers Dieu et appelant son esprit.

Les oratoires construits dans les dépendances de la maison patricienne devenue un monastère subsistent aussi à l'ombre du haut cyprès qui, depuis des siècles, enfonce ses racines dans le sol pétri de marbre. L'un fut dédié par lui à saint André; un autre, après qu'elle fut morte, à sainte Sylvie, sa propre mère. Un troisième édifice, qui porte à son fronton l'inscription « Triclinium pauperum » est le lieu où il recevait les pauvres, s'asseyait parmi eux, et leur donnait le pain du corps après leur avoir dispensé celui de l'esprit.

C'est ici que Cordier, sculpteur lorrain, élève de Michel-Ange, a laissé les statues trop peu connues de la mère et du fils, sur lesquelles il a indiqué une émouvante ressemblance physique et morale. Rien de plus beau. L'une est une matrone et une sainte. L'autre, ancien préfet de Rome devenu père commun des croyants, porte sur le visage la dignité du sénat jointe à celle de l'Eglise. Et nous croyons voir saint Grégoire tel que, transfiguré dans la lumière céleste, il est assis depuis des siècles aux noces éternelles.

Le patron des écoliers

Mais dans notre chronique, la figure de saint Grégoire, patricien de naissance, administrateur de carrière, homme de guerre à l'occasion, politicien actif et mystique influent, est surtout évoquée au titre de patron des écoliers.

Si sa fête ne se célèbre plus, à l'heure actuelle, en Brabant, on proclamait, jadis, ce jour-là, dans toutes les écoles de Louvain, celui des écoliers qui s'était le plus distingué parmi ses condisciples. On l'appelait « Primus » ou premier, à l'imitation des premiers en philosophie dans l'ancienne université.

Toute l'école, marchant en ordre, conduisait à la messe

ce « primus » couronné et précédé d'un écolier portant un laurier.

Les autres élèves, une branche de laurier à la boutonnière, ne cessaient pendant tout le trajet de faire retentir l'air du cri de « vivat primus he ! »

L'après-midi, les écoliers se rendaient en cortège hors des portes de la ville pour se livrer à la danse et à la joie.

Les enfants qui pleurent

A Louvain, à la saint Grégoire, les femmes dont les enfants pleurent sans cesse, se rendaient à l'église des Hospitaliers pour faire un pèlerinage à Saint-Jean-le-pleureur. Le prévôt prononçait quelques prières sur l'enfant et la mère rentrait chez elle avec l'espérance de voir cesser les pleurs.

Une procession burlesque

Les enfants du pays wallon ont longtemps maintenu l'usage de la célébration de la fête. Namur se souvient encore, dit-on, d'avoir vu défiler dans ses rues une procession burlesque : quatre gosses travestis, représentant saint Grégoire, le chapelain de ce dernier, un boulanger, un sergent de ville. Ils organisent une quête de... farine, œufs, beurre !

Le « boulanger » porte sur le dos un sac dans lequel il met tous les dons. Puis on retourne à l'école, chaque garçon, fut-il même « l'évêque », se choisit une femme parmi les petites filles qui fréquentent l'établissement; celles-ci, dit-on, déjà coquettes, avaient soin de se parer, pour l'occasion, d'une couronne en papier tressé.

Et tout ce petit monde, sous l'œil bienveillant des instituteurs, se régale de pistolets cuits au lait, d'omelettes, de galettes que la maman de saint Grégoire et celle de sa « femme » sont tenues de faire. Souvent même on danse et c'est alors le maître d'école lui-même qui joue du violon pour amuser les enfants.

Que tant d'exubérance et de liberté plaisent peu aux doctes lycéens de nos villes... personne ne se permettra d'en douter !

La vieille coutume de Boneffe

Mais pour montrer combien, aux yeux de certains, ils ont tort, nous donnerons ci-dessous l'opinion d'un auteur. René Hottelet, qui a conté dans les « Enquêtes du Musée de la vie wallonne » la coutume de la Saint-Grégoire telle



LE MONDE A L'ENVERS ! Comme la culotte du Roi Dagobert, un élève a contemplé le monde à l'envers ! Il rêve avoir vu des bambins donner des fêrules à leur maître. (Images d'Epinal)

qu'elle existait encore, avant la première guerre mondiale, à Boneffe, petite commune de la province de Namur.

C'est en souvenir d'un grand saint et d'un grand savant, dit-il notamment, que les petits écoliers de chez nous chôment le 12 mars et font ripaille.

« De grand matin, ils arrivent au lieu de rendez-vous, endimanchés comme aux plus beaux jours, coiffés d'une mitre prestigieuse que les plus petits, trop jeunes pour prendre part au cortège, regardent avec admiration et envie. Elle n'est pourtant ni d'or ni d'argent, la mitre; deux morceaux de carton en composent ce que nos chapeliers appellent « la forme ». Mais quelle richesse d'ornementation! Pour orfrois, des bandes de tapisserie rehaussées d'images aux couleurs chatoyantes; pour cabochons, les premières fleurs du printemps: giroflées, murets, narcisses, anémones, le tout encadré d'un large liséré bleu ou rouge et surmonté d'un plumet qui enlève bien à la mitre un peu de son cachet religieux, mais lui donne, par contre, un air crâne dont les gamins sont très fiers.

Et, deux à deux, la théorie des petits mitrés s'en va, de maison en maison, en chantant à chaque porte la complainte de saint-Grégoire :

« C'est aujourd'hui la Saint-Grégoire,
Où bien,
Et c'est pourquoi nous v'nons vous voir,
Et vous m'entendez bien ! »

REFRAIN

« Ainsi votre donnée
Où bien,
Sera récompensée
Et vous m'entendez bien ! »

Et on leur donne de la farine, du lard, des œufs, que les deux plus grands de l'école recueillent dans leur panier.

Et, l'après-midi, on se réunit à l'école, on fait les « wafes », un bon café et on festoie jusqu'au soir. »

Et l'auteur de protester parce que certains veulent supprimer cette vieille coutume.

« Des gens grincheux prétendent que ce congé du 12 mars n'est pas réglementaire; d'autres trouvent peu digne que leurs enfants s'en aillent, comme des gueux, chanter de porte en porte. Ainsi la sottise et la vanité s'unissent pour rompre avec un passé qui offrait cependant autant de grandeur et de beauté et, sans contredit, plus de pittoresque ou de franche gaieté que le présent. »

Oh ! les bonnes gaufres...

Dans plusieurs villages de Thudinie, les écoliers ont congé chaque année le 12 mars, seul souvenir de la délicieuse coutume de la Saint-Grégoire.

« Il y a bien longtemps, et ceci a été conté par un instituteur frisant la nonantaine, partout dans la Thudinie, et même dans d'autres villages des environs, la Saint-Grégoire était la fête des écoliers et, ce jour-là, un des plus impatiemment attendus de l'année au même titre que la Saint-Nicolas ou le matin des « cloches de Rome ». Ainsi donc, ayant congé, les enfants en bandes joyeuses et animées, s'en allaient d'huis en huis et chantaient une romance invariable devant chaque porte ouverte. Ils sollicitaient des braves paysans, qui de la farine, qui du beurre, du sucre, des œufs. Et lorsque les paniers d'osier pleins à craquer de toutes ces victuailles pesaient lourdement aux bras des bambins, alors, en grandes pompes, on portait la récolte chez l'instituteur.

Là, Madame l'institutrice, — on appelait ainsi la femme du « maise d'escale » — retrouvait les manches de sa robe, se drapait d'un innocente tablier bleu et, dans une maie, commençait à pétrir farine, beurre, œufs, obtenus

Et quelles délices lorsque les premières gaufres sautaient du fer bien graissé. Comme les petites mains se tendaient impatientes et, comme les yeux luisaient soudain de convoitise !

La soirée se terminait au milieu des chants et des rires chez le maître, ne grondant pas — pour une fois — et encourageant la joie chez ses petits hôtes. De cette coutume gentille, seul est resté le congé du 12 mars.

Les écoliers avaient tous les droits

Cependant, à côté de ces petites récréations gastronomiques, auxquelles se livraient les écoliers, ceux-ci possédaient un rare privilège, celui d'être le jour du 12 mars, les maîtres de l'école.

Dans les environs de Liège, ils ont conservé longtemps, — gaminerie bien innocente —, le droit de mettre le magister complaisant à la porte ou de l'enfermer dans sa classe, où ils organisaient une ronde chantée :

*Saint Grégoire, patron des écoliers,
Donnez-nous un jour de congé.*

Et le maître n'était libéré qu'après avoir donné satisfaction à ses élèves.

En Hesbaye, ceux-ci faisaient subir à leur instituteur un simulacre de flagellation en guise de représailles pour les mauvaises notes et les retenues punitives de l'année.

La récolte des oignons

En d'autres localités, à Waremme et à Andenne par exemple, les écoliers célébraient cette fête en renouvelant la coutume du « hëyèdje » du jour des rois. Ils allaient de maison en maison et récoltaient des oignons. Où ils ne recevaient pas bon accueil, ils maudissaient les semelles du propriétaire en criant : Oignons pourris ! Oignons pourris ! Cet usage relevait du fait que le 12 mars ramenait encore la fête des oignons; c'est ce jour-là que l'on sème les oignons au pays de Stavelot, quel que fut le temps. Pour ne pas faillir à cette chose sacrée, on était parfois amené à brosser la neige pour planter les bulbes.

Enfin, c'est aussi à la Saint-Grégoire que l'on tond les moutons et ce dicton est bien connu à Cérroux-Mousty (Brabant) :

*Cinsi, si vos v'los m'crivère,
Toudo vos bédos al Sint-Grégwère.
(Fermier, si vous voulez me croire,
Tondez vos moutons à la Saint-Grégoire.)*

A l'étranger

Les petites fêtes de jadis étaient charmantes et elles ne manquaient pas d'être très appréciées à l'étranger.

Le Dr Coremans, dans son étude intitulée « La Belgique et la Bohême, sous le rapport des traditions, coutumes et idées populaires », signale que dans ce pays les soldats de saint Grégoire se mettent en marche de bon matin, commandés par des officiers de leur âge, avec leur préot orné de gigantesques moustaches et muni d'une boîte pour les dons en argent et d'un grand panier pour les dons en nature. Tambour en avant, le pape arrive suivi des porte-bannière, jolis garçons, revêtus des chemises de dimanche de leurs pères, coiffés de mitres de papier d'or et portant différents ornements ou au moins des mouchoirs rouges au cou et sur le dos. Ensuite viennent les soldats en uniformes de papier blanc, parements et collets de papier rouge, le capitaine ne se distinguant que par son martial pot-en-tête.

Quant aux anges du cortège, ils sont habillés comme le pape, mais sans ornements sacerdotaux, ayant des mitres déchiquetées et aussi des mouchoirs rouges. Enfin, les petites filles qui suivent les anges savent attirer l'attention des spectateurs par leurs belles robes et un riche étalage de rubans de toutes couleurs. Ces femmes de l'avenir n'ont garde d'oublier de se munir à la maison de grands paniers et de pots d'honnête dimension, afin de recueillir à l'aise les dons de beurre, d'œufs, de farine, de pois, etc., que par leurs chansonnettes, d'une naïveté éminemment populaire, débitées de porte à porte, de ferme en ferme, les enfants obtiennent.

On croirait lire la description de la procession des écoliers, telle qu'elle a eu lieu jusqu'en 1811, à Aarschot, le jeudi gras, et où un coq était lâché par la campagne. Celui des écoliers qui parvenait à rattraper la bestiole était sacré roi de la fête.

L'« Homme de paille »

Toujours en Bohême, dans plusieurs endroits du Cercle de Klattau, au commencement du labourage, d'après le proverbe : « Un vaurien de paysan qui, à la Saint-Grégoire, ne prend pas la charrue en main ! », l'« homme de paille », un jeune gars entortillé de paille ou ayant le visage noirci, est conduit par un joyeux cortège accompagné de musiciens, dans tout le village.

L'homme de paille danse soit dans une chambre, soit dans la cour de chaque maison, avec ses camarades et les filles de la ferme. On chante, on crie et on finit par adresser au maître et à la maîtresse du logis, un beau et long discours qui énumère toutes les bonnes choses et mets succulents dont on souhaite « au cher monsieur le père et la chère madame la mère » abondance à l'infini. Il s'entend, naturellement, que le fermier et la fermière ne sont pas gens à se laisser souhaiter tout cela, sans récompenser les souhaités... Ceux-ci se réunissent ensuite en une auberge, où ils distribuent les dons entre eux et les musiciens, puis ils mangent et boivent en l'honneur de leurs généreux bienfaiteurs.

Parfois les fermiers et les fermières, ainsi que leurs filles, sont aussi de la fête.

Dans l'ancienne Rome

L'ancienne Rome connaissait aussi une fête d'écoliers

de ce genre, célébrée le 20 mars, et qui faisait partie des Quinquatres de Minerve, sous la protection de laquelle le mois de mars et les écoles étaient placés.

En Allemagne, les fêtes de saint Grégoire, maintenant presque partout supprimées, trahissaient une origine païenne, par l'excès du travestissement et les étranges personnages qui se joignaient au cortège, tels que la Mort, le Démon, Bacchus, l'Amour, les fous, etc. Or, ce sont justement ces excès de joyeuseté qui amenèrent la suppression totale de ces fêtes.

« La noyade des lampes »

Dans certaines régions françaises, le jour de la Saint-Grégoire marquait aussi la clôture des veillées, avec comme adjuvant « la noyade des lampes ».

Dans la Haute-Meurthe (Vosges) on « noyait le heurchat » (lampion d'étain alimenté d'huile qui était autrefois le seul mode d'éclairage dans la montagne), car c'est à ce moment que se terminent les « loures » ou veillées. A cette occasion on se livrait à un divertissement qui consistait à inonder d'eau le heurchat et celui qui le défendait.

Un usage analogue avait lieu en Lorraine. Là, le « heurchat » s'appelle « Heurshot ». Sur les eaux, on faisait flotter de petits radeaux garnis de lumignons qu'on suivait en chantant des refrains en patois célébrant le retour du printemps.

On brûlait le piton

Pour marquer la fin des veillées, dans les Ardennes françaises, on « brûlait le piton ».

Les enfants plaçaient un bout de bougie allumée sur un vieux sabot et le laissaient flotter sur la rivière. Si le sabot ne faisait pas eau, ils criaient : « Il brûle »; s'il faisait eau, ils criaient : « Il se noie ! ».

Par comparaison, signalons qu'en de nombreux endroits, pour retrouver les noyés, on laisse flotter à la dérive une planche sur laquelle on plante un cierge allumé. Elle s'arrêtera au-dessus du lieu où se trouve le cadavre (Luxembourg). Ailleurs, au lieu d'une planche, c'est un gros pain supportant une chandelle qui servira de bouée indicatrice.

Alex. VOLONT.

NOS CONFÉRENCES D'HIVER

4, RUE SAINT-JEAN - BRUXELLES

8 mars 1965
de 12 h 30 à 13 h 30

13 mars 1965
à 20 heures

5 avril 1965
de 12 h 30 à 13 h 30

12 avril 1965
de 12 h 30 à 13 h 30

Buffet : 12 heures.

- 1) « OUD BEGIJNHOF » (Anderlecht).
- 2) « DE STEM DER OUDE STENEN » (St.-Goedelekerk, door Arthur De Bock, ex-leraar aan de scholen van de stad Brussel.
- « DE MOLEN IN NEDERLAND... ONZE VRIEND », door M. Van Hoogstraten, conferencier uit Nederland.
- « L'ŒUVRE DE VICTOR HORTA », par V. G. Martiny, architecte en chef, directeur du service technique des bâtiments de la province de Brabant.
- « HULLO, HERE U.S.A. », door Bernard Henry, secretaris-generaal van de Belgische Vereniging van Toeristische Schrijvers.

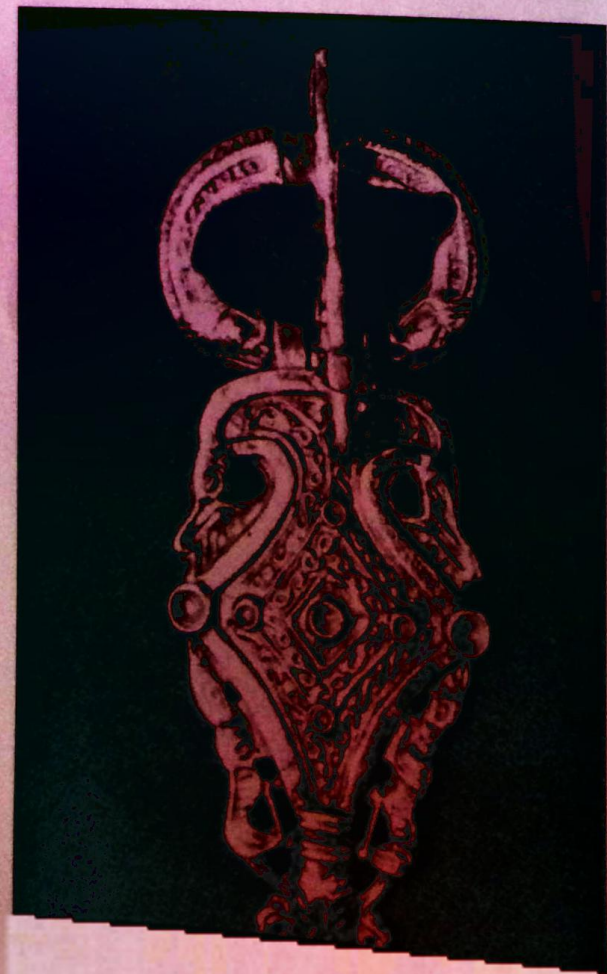
Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire "Acquisitions et Dons 1964"

COMME chaque année, les Musées Royaux d'Art et d'Histoire ont tenu à organiser une exposition des diverses œuvres d'art, dons, achats ou legs qui vinrent enrichir leur patrimoine artistique en 1964.

M. Pierre Gilbert, conservateur en chef des Musées, procéda, en présence de plusieurs hautes personnalités, à l'inauguration de cette « galerie d'art ».

Avec son brio et son éloquence habituels, il nous entretint longuement de ces nouvelles acquisitions, tantôt surprenantes, troublantes, tantôt fantastiques par leurs siècles d'âge ou par leur modernisme.

S'excusant de la diversité des œuvres, il passa des terres cuites et des motifs de bronze d'Iran et d'Asie mineure aux amphores d'Etrurie et de Rome, mentionna parmi les industries d'art, des sculptures et du mobilier après 1500, des céramiques, des petites boîtes et miniatures, sans oublier les textiles, tissu copte, tapisseries bruxelloises et dentelles. Il termina son brillant exposé par la description d'objets caractéristiques d'Extrême-Orient et finalement, de cette splendide plaque-boucle en argent coulé, trouvée dans le nord de la France, nous rappelant la Préhistoire nationale et la Belgique ancienne.



NOTRE MOBILIER RELIGIEUX ANCIEN EST-IL MENACÉ ?

C'est la Direction de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Louvain et environs qui pose la question, dans son dernier bulletin.

La répercussion de récentes réformes liturgiques sur le mobilier des églises, leurs tableaux et statues en particulier, est préoccupante, déclare-t-elle, car nos églises subissent des transformations dont la diversité et parfois la maladresse ont déjà causé des pertes irréparables à notre patrimoine artistique.

« Toute une organisation commerciale visite fructueusement les desservants des églises et couvents, à l'affût de bonnes prises. Elle ne recule pas devant des transformations profanantes : des panneaux de bancs de communion aux emblèmes eucharistiques (calice et raisins) sont recherchés pour en faire des bars, les bénitiers et lanternes du Saint-Sacrement décorent les vestiaires, des centaines de chasubles et autres ornements deviennent des chemins de table et des napperons. Des statues de saints « de toutes les tailles » sont à vendre et des madones en bois du XVI^e siècle s'achètent à des prix abordables.

« Entrent même dans ce commerce surprenant, de nombreux reliquaires avec crânes et ossements de saints bien connus... »

Pour éviter que, par des mutilations ou disparitions d'œuvres d'art ancien, les intérieurs d'église du Brabant continuent à s'appauvrir plus que le renouveau liturgique l'exigerait, la Société d'Histoire et d'Archéologie de Louvain lance un fervent appel pour que soit arrêté ce mouvement vertigineux d'abus constatés.

APPETISSIMO...

Tel est le titre qui finalement prévalut...

Ce troisième ouvrage de Raymond Declerfayt, au sujet des restaurants bruxellois, avait été présenté, en souscription, sous le pavillon : « Entre la Paire et le Fromage » titre qui dut être retiré parce qu'il appartient à un livre un peu leste de Marcel Grancher.

APPETISSIMO vous prendra par la main et vous assoiera, en face de l'auteur, à 54 tables les plus diverses de 54 établissements non décrits dans « Cent Restaurants sans Coup de Fusil » ni dans « Bruxelles à Boire et à Manger ».

Le choix des établissements ne reposa plus, comme antérieurement, sur la fantaisie de l'auteur, mais sur des recoupements qui résultent des nombreuses bonnes adresses qui lui furent communiquées par ses gentils lecteurs. En tout, 54 récits comportant, après une description sommaire des lieux, celle du repas avec les observations qui en découlent et une appréciation sur le vin choisi pour l'agrémenter.

Les prix de ces 54 repas forment une gamme étendue. L'addition la moins élevée est de 290 francs, service compris, pour 7 couverts, avec deux litres de grand rouge. N'est-ce pas extraordinaire ? Qui dit mieux ?

PAUL DEWALHENS A L'HONNEUR

La Société belge des Auteurs, Compositeurs et Editeurs (S.A.B.A.M.) a procédé à la remise des prix qu'elle attribue pour 1964 à certains de ses membres dans diverses branches de son activité.

C'est ainsi que le prix « Maurice des Ombiaux » de la nouvelle a été remis à notre collaborateur Paul Dewalhens, archiviste et conservateur du musée de Tirlemont. Rappelons qu'il est l'auteur de plusieurs poèmes, contes et d'une étude sur l'histoire, le folklore et les légendes de Tirlemont.

AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS

Une ville à l'intérieur de la ville

Partout dans le monde, les habitants des villes se heurtent au même problème : la distance. Deux fois par jour, les travailleurs doivent effectuer des parcours considérables par bus, tram, métro, train, vélo, moto, scooter ou auto pour se rendre à leur travail et en revenir. Et souvent, il leur faut à nouveau se déplacer et aller très loin si l'on veut voir un film, ou une pièce de théâtre. Partout, les habitants des villes, qui sont en nombre toujours croissant, constatent qu'ils doivent passer de plus en plus de temps à leurs déplacements et que le trafic de plus en plus dense rend ces déplacements de plus en plus difficiles et de plus en plus lents.

Ce problème est très aigu aux Etats-Unis où les villes sont entourées de faubourgs immenses qui plongent très loin dans l'arrière-pays. Les millions d'habitants de ces faubourgs se rendent compte de la somme de temps et d'efforts que ces trajets absorbent, matin et soir, et qui s'ajoutent à la journée de travail.

Une solution plus hardie, entraînant une nouvelle conception de l'art de vivre, a été élaborée par un architecte américain. Son idée : une ville à l'intérieur de la ville ! On peut voir notamment se profiler dans le ciel de Chicago un exemple concret de l'audace architecturale et de la hardiesse technique de Bertrand Goldberg. Cette « ville à l'intérieur de la ville » s'appelle Marina City ; elle a coûté 46 millions de dollars et sa construction a suscité dans le monde entier un intérêt passionné. Les locataires apprécient surtout Marina City parce qu'ils peuvent y vivre, y travailler et se divertir sans quitter le même toit.

Quelques fautes générales

Poursuivant sa campagne, l'Office du Bon Langage, fondé en 1961 à l'initiative de la Fondation Charles Plisnier, signale dans une brochure qu'il vient de publier, quelques fautes générales employées couramment.

Les deux premières expressions condamnées par l'Office du Français universel sont Débuter quelque chose et se rappeler de. Il faut dire : « Le concert débute par une sonate » et non pas « Nous débutons le concert par une sonate ».

« Je me rappelle ce détail » ou « Je me souviens de ce détail ». « Je me LE rappelle. Je m'EN souviens ».

Mappemonde ne signifie pas : globe terrestre ; par définition une mappemonde est une carte plane (littéralement : une nappe du monde).

Vous n'êtes pas sans ignorer veut dire « Vous ignorez » et ne peut donc se dire pour « Vous n'êtes pas sans savoir » (= vous savez).

Pallier à. Il faut dire : « Pallier un inconvénient ».

Il s'est trouvé devant deux alternatives pour « devant une alternative, devant deux éventualités, deux solutions ».

Risque ne peut être confondu avec « chance » ni « risquer » avec « avoir des chances de » ; il risque d'être battu. Il a des chances de gagner, de réussir.

Valable peut se dire d'une « excuse » ou d'une « explication » qui a la valeur requise pour être admise, mais on évitera prudemment de parler d'un auteur valable.

Décade désigne une période de dix jours et non de dix ans ; dans ce dernier cas on emploiera « décennie ».

Après que ne peut être suivi du subjonctif.

Express ne peut être substitué à « exprès » (prononcer exprè). Ce n'est pas « un express » qu'on envoie, mais « une lettre exprès » ou « une lettre par exprès ». On écrit sur l'enveloppe la mention « exprès » ou « par exprès ».

Clôturer s'emploie abusivement à la place de clore dans les expressions : clôturer un débat, une séance, un congrès.

Pour mieux boire et manger à Huizingen

Le domaine de Huizingen attire chaque année un très grand nombre de visiteurs. Aussi, pour mieux les accueillir, la Députation permanente du Brabant a-t-elle décidé de compléter son équipement technique. Une grande hostellerie populaire de type bavarois y sera construite dans les prochains mois.

Pégase-Bowling

Depuis le début de l'année, les rencontres de bowling ont lieu au Stadium Bowling (derrière le Théâtre Flamand) 43, quai au Foin.

Les 2^e et 4^e jeudi de chaque mois, les pistes de 1 à 3 (inclus) sont réservées aux membres dès 20 h.

Calendrier des rencontres : Mars 11 et 25 ; Avril 8 et 22 ; Mai 13 et 27 ; Juin 10 et 24.

Du nouveau à Bruxelles

Le dimanche 24 janvier dernier, la section de Bruxelles de l'Union Touristique « Les Amis de la Nature » a procédé à la pose symbolique de la première pierre de sa future maison « Fraternité » qui sera édifiée au numéro 37 de la rue de l'Argonne à Bruxelles-Midi.

De très nombreuses personnes assistaient à cette manifestation. Après la visite du chantier et les allocutions de circonstance, un parchemin rappelant l'événement fut scellé dans une niche.

Les Amis de la Nature de Bruxelles scellent ainsi un nouveau maillon à la chaîne des maisons et auberges de « Tourisme par Relais ».

Cercle Royal « Les Joyeux »

Dimanche 7 mars :
Excursion - Bois de la Cambre - Fort Jaco
Réunion entrée du Bois, avenue Louise, à 2 h 30 — Pilote : Madame Van Rode.

Un « Rallye des Forêts »

Le dimanche 4 avril 1965 : Les Chevaliers de la Route organisent leur 12^e rallye touristique, sous le patronage de la Fédération Touristique du Brabant avec comme thème : « Rallye des Forêts ». — Kilométrage 100 km. — Participations aux frais 150 F assurance comprise. Pour tous renseignements : Tél. au 21.84.67 ou écrire : Chevaliers de la Route, 12, avenue J. Baeck, Bruxelles 8.

A pied, à cheval et en... calèche !

Le tronçon du boulevard de la Woluwe qui longe le lit du ruisseau du même nom entre l'avenue Emile Vandervelde et la chaussée de Louvain, deviendra d'ici à quelque temps un centre touristique et attractif.

L'Administration communale de Woluwe-Saint-Lambert va, en effet, reconstruire autour du vieux moulin à vent, dominant la vallée, un petit village folklorique comportant quelques vieilles fermettes et maisonnettes anciennes typiquement brabançonnaises. Elles seront louées à des artistes et à des artisans, à des boutiques d'articles de souvenir et d'artisanat d'art, à des salles d'exposition.

On y établira aussi un nouveau musée, celui qui sera consacré aux atellages à travers les âges. Ce musée, qui sera le quartier-territoire qui compte l'agglomération bruxelloise, aura une grande particularité :

visiteur pourra choisir une « voiture », faire appel à un ou plusieurs chevaux du manège de l'endroit et effectuer ainsi une promenade sur les voies latérales du boulevard de la Woluwe.

De quelques rues du Quartier des Marolles

Rue du Faucon. — Ces derniers temps cette rue a été fortement modifiée à la suite de l'érection à cet endroit d'habitations à appartements multiples.

Son nom provient d'une brasserie qui portait un faucon comme enseigne, jadis elle se nommait « rue du bourreau » parce que là résidait l'exécuteur des hautes œuvres, peut-être celui qui avait exécuté Jacques Vandebosche.

Rue aux Laines. — Une partie seulement de la rue aux Laines se trouve dans le quartier des Marolles, celle comprise entre la place Jean Jacobs et l'Institut Bordet.

Jadis elle portait le nom de la rue du Ministre et rue de l'Enfer, son nom actuel lui a été donné parce que, autrefois, elle conduisait à un vaste espace utilisé pour le séchage des laines et qui se nommait « Pré aux Laines ».

Rue Montserrat. — Nous avons mentionné au début de cet article que la rue Montserrat se nommait autrefois rue des Marolles parce que c'était à cet endroit qu'au XVII^e S. les Marolles avaient fondé leur couvent, auquel était consacrée une chapelle dans laquelle on vénait une Vierge dite de Montserrat.

Rue de la Porte Rouge. — Cette artère est actuellement partiellement démolie, à l'endroit où elle joint la rue Haute se trouve une très ancienne maison, de belle architecture, occupée encore il y a quelques temps par une fruiterie.

Une plaque apposée sur sa façade rappelle qu'elle avait été habitée par le peintre Pierre Breughel l'Ancien, ensuite par David Teniers III.

La porte de cette maison formait autrefois l'entrée d'une impasse dite de la Porte Rouge. Rue de la Samaritaine. — Sous la domination française fut nommée rue de la Prudence.

Jadis se trouvait dans cette rue un groupe en pierre qui représentait le Christ et la Samaritaine, il était placé au-dessus d'un puits qui fut transformé en fontaine publique.

Rue de Temple. — De toutes les ruelles partant de la rue Haute vers la rue des Minimes, la rue du Temple est l'une des moins anciennes.

Elle prit son nom en 1851, antérieurement ce n'était qu'une voie étroite nommée « Passage de l'Eglise » parce qu'elle menait à l'église des Minimes. Elle fut élargie en 1856.

Désiré HILSON.

Un « Musée Horta »

La Commune de Saint-Gilles est devenue propriétaire d'un immeuble dénommé « Maison HORTA », situé sur son territoire, rue Américaine, n^o 25, lequel a été classé par la Commission Royale des Monuments et des Sites.

Elle espère pouvoir y ouvrir, dans un proche avenir, un « Musée HORTA ».

Déjà, en collaboration avec la « Société Centrale d'Architecture de Belgique » l'Administration communale vient d'éditer une magnifique brochure relative à l'œuvre de l'architecte Victor HORTA dont la renommée est devenue mondiale.

Cet ouvrage intéressera tous ceux qui préoccupent l'architecture en particulier et l'histoire de l'art en général.

Ils peuvent obtenir cette brochure au prix de 50 F, en s'adressant directement au Service de l'Instruction publique, Hôtel de Ville, de l'Instruction publique, Hôtel de Ville, place Maurice Van Meenen, à Saint-Gilles ou place Maurice Van Meenen, 53 F (envoi compris) au C.C.P. n^o 193.43 de l'Administration communale de Saint-Gilles-lez-Bruxelles.

CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

MARS

- 1 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6, rue St-Jean : Caritas Catholica. Tableaux (jusqu'au 7 mars).
BRUXELLES : IV^e Exposition « La Faune marine », 23, rue du Boulet (Bourse). Samedi, de 14 h 30 à 18 h. Dimanche, de 10 à 12 h et de 14 h 30 à 18 heures (jusqu'au 31 mars).
VIEUX-GENAPPE : A la Ferme du Caillou, exposition permanente de souvenirs napoléoniens, à l'occasion du 150^e anniversaire de la bataille de Waterloo (jusqu'au 31 décembre).
- 2 LOUVAIN : Carnaval estudiantin. Plusieurs pays seront représentés.
- 3 DIEST : Première grande foire aux chevaux et foire commerciale.
- 7 NIVELLES : Cortège carnavalesque et sortie des Géants.
- 12 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6, rue St-Jean : Métiers d'Art italiens (jusqu'au 27 mars).
- 21 BRUXELLES (Eglise de la Chapelle) : Pèlerinage à St-Christophe. Bénédiction des véhicules (spécialement des autocars).
- 28 AARSCHOT : Cortège carnavalesque.
HAL : Cortège carnavalesque.
WAVRE : Cortège carnavalesque.
BRUXELLES : Palais du Centenaire, exposition canine Royale Saint-Hubert (Palais 5).

AVRIL

- 1 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6, rue St-Jean : Métiers d'Art féminins (jusqu'au 9 avril).
- 11 ANDERLECHT : Concours du « Bœuf Gras ».
HOEGAARDEN : Procession des « Douze Apôtres ».

Sortie à 8 h 30. Hoegaarden est la seule localité en Belgique où s'est maintenue l'ancienne coutume de faire la procession des Rameaux dans laquelle figure le Christ assis sur un âne, accompagné des 12 apôtres et des 4 disciples. La « Confrérie des 12 apôtres » existe depuis le 12 mars 1631. Au Moyen Age, cette cérémonie était célébrée dans l'immense majorité des paroisses belges.

SCHAERBEEK : Grand cortège carnavalesque.

C'est pour la 55^e fois que défile dans les rues de la Commune un des plus beaux cortèges carnavalesques qu'il nous est donné de voir. « Pogge et son épouse », les deux géants locaux, figurent dans le défilé.

Aux environs du :

- 15 avril : WATERMAEL-BOITSFORT : Floraison des cerisiers du Japon, pruniers, pommiers sur le Plateau des Trois Tilleuls (unique en Europe).

- 15 WATERLOO : Musée Wellington : exposition permanente consacrée aux différentes phases de la bataille de Waterloo, à l'aide de pièces de collections en provenance de Grande-Bretagne (jusqu'au 15 octobre).

- 18 BRAINE-L'ALLEUD : Cortège carnavalesque.

- 19 HAKENDOEVER : Grande procession du Divin Rédempteur ».

Ce pèlerinage compte parmi les plus pittoresques, les plus animés et il attire la toute grande foule. Son origine est fort ancienne. La légende initiale le fait remonter à l'an 690.

- LEMBEK : La Marche de St-Véron.

Aussitôt la messe terminée, la procession fait le tour de la localité, accompagnée du clergé, des confréries et de symboles religieux. Puis les compagnies militaires entourant le reliquaire de Saint-Véron s'engagent dans les campagnes pour effectuer le « grand tour » qui ne termine qu'à 6 heures du soir.

- 25 GREZ-DOICEAU : Procession de cavaliers : Chevauchée de Saint-Georges.

- 30 BRUXELLES : Palais du Centenaire : Foire internationale de Bruxelles (jusqu'au 11 mai).

MAI

- 1 BRUXELLES : Palais du Centenaire : Foire internationale de Bruxelles (jusqu'au 11 mai).

- MONTAIGU : (Scherpenheuvel) : Pèlerinage à Notre-Dame (jusqu'au 7 novembre).

- 2 BRUXELLES : Au Grand Serment Royal et de Saint-Georges des Arbalétriers, rue des Six-Jetons : Tir du Roy (14 h).

- GRAND-BIGARD : Pèlerinage à Sainte Wivine (après la Grand-messe).

- MARBAIS : Procession religieuse et folklorique de la Sainte-Croix.

(Départ à 4 h du matin — Passage à Villers-la-Ville vers 5 h — Retour à Marbais vers 11 h suivi d'une messe solennelle en l'église Saint-Martin.)

- 6 BRUXELLES : Salle d'exposition de l'Office Provincial des Artisans et des Industries d'Art (6, rue Saint-Jean) : Métiers d'Art de la province d'Anvers.

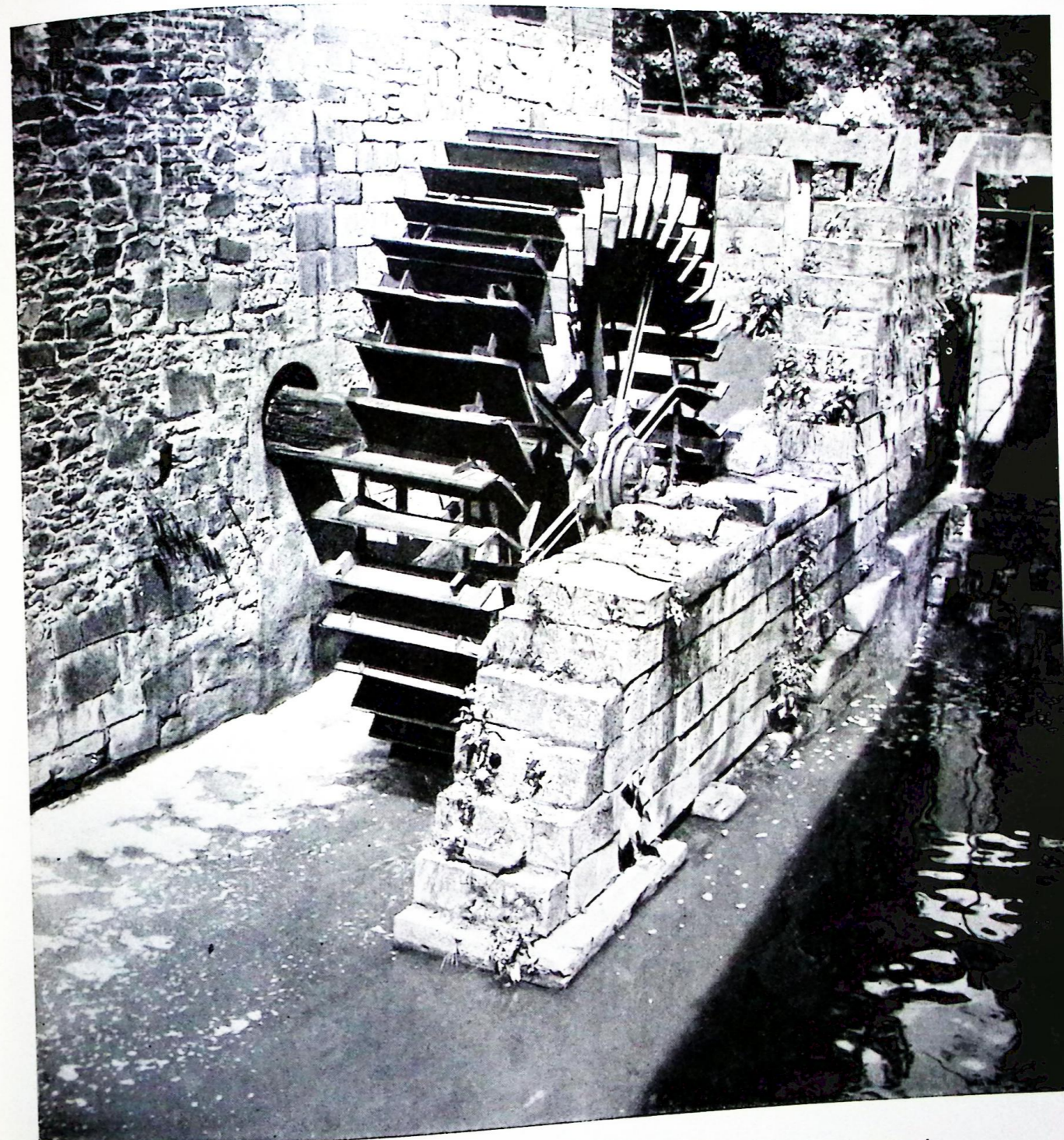
- 9 VILLERS-LA-VILLE : Procession de Notre-Dame des Affligés.

- VILVORDE : Sortie de l'Ommegang (géants) et Kermesse de la Consolation.

- 16 GRIMBERGEN : Procession de Saint-Servais.

- HAMME-MILLE : Procession folklorique de Saint-Corneille, avec participation de cavaliers et de chars (sortie à 10 h).

- 27 BRUXELLES : Eglise Notre-Dame du Sablon à 10 h : messe et bénédiction des Roys du Tir (Grand Serment Royal et de Saint-Georges des Arbalétriers de Bruxelles).



Le « Vieux Moulin » de Braine-le-Château forme un coin éminemment pittoresque, avec sa chute d'eau de plus de 3 mètres et comme toile de fond les délicieuses frondaisons du parc du château. De nos jours, il ne fonctionne plus. Il est classé comme monument et possède une remarquable roue à aubes placée par les soins du Syndicat local d'Initiative.

Les châteaux à Lubbeek



Le château Gellenberg à Lubbeek près de Louvain, dont le fronton en demi-cercle ressemble à celui du château d'Arcennes.



Le château du vicomte de Biolley à Serclaes, situé dans un parc anglais de 20 ha.